

Jean MABIRE



Magazine des Amis de Jean Mabire



n° 41

Publication trimestrielle de l'Association des Amis de Jean Mabire éditée par le groupe EDH™
15 route de Breuille, 17330 Bernay Saint Martin - <http://www.jean-mabire.com> - EDH 2010 ©



Jean Mabire

Textes pour le solstice d'hiver



Laurent Schang

Entretien avec Jean



Pierre Bagnuls

Thulé, l'âme de notre Europe



2110 7597

ISSN 2110-7599
France : 5 €



L'écrivain, la politique et... l'espérance



Dans notre numéro 33, nous n'avons pas abordé l'engagement de Jean Mabire au sein d'Europe-Action auprès de **Dominique Venner**, engagement décisif et entier dans une époque militante. Europe-Action se veut doctrinaire et politique et s'engagera en 1967 pour le combat des législatives qui seront son chant du cygne. Le monde change réellement en ces années 60. Dominique Venner, pour nous, développe ici le sens profond d'Europe-Action. Après 67, il se retire de la politique politicienne.

Celle-ci rebute-t-elle Jean Mabire ? Pas encore, il entre au journal *Minute*. Anti-gaulliste primaire, *Minute* recherchait surtout le sensationnel. Jean Mabire y restera trois années mais pendant ces trois années le monde a changé, nous en payons toujours les conséquences aujourd'hui au prix le plus fort. Le Grand Ordonnateur : De Gaulle, a été déstabilisé, il ne s'en remettra pas. Les gauchistes qui disaient vouloir la Liberté pour tous mais surtout instaurer une « révolution permanente » ont tellement bien réussi qu'aujourd'hui, ils détiennent les rênes du pouvoir, sont les maîtres de la pensée unique, et sont devenus les bourgeois qu'ils haïssaient tant en 68, tout en nous imposant le chaos de leurs pensées.

Ceux qui désirent réagir, se cherchent, se comptent. Europe-Action a disparu, il manque une pensée doctrinale. Emerge alors un Groupement de Recherche et d'Etudes pour la Civilisation Européenne, le G.R.E.C.E. Tout est dit dans le nom de ce groupe de travail dans lequel on ne fait pas que penser mais où on agit. **Alain de Benoist** a bien voulu répondre à nos questions afin de mieux éclairer les plus jeunes sur ce groupement qui réveilla une certaine intelligentsia et rétablit un esprit communautaire auquel Jean Mabire adhérerait sans restriction. D'ailleurs au début des années 70, Jean Mabire a pris le même chemin que Dominique Venner, quittant la politique pour se consacrer entièrement à son œuvre d'écrivain. Il nous aura laissé son recueil d'articles *L'Ecrivain, la Politique et l'Espérance*, qui sera repris en 2002 sous le titre *La Torche et le Glaive*.

Le G.R.E.C.E. eût une grande influence directe ou indirecte sur toute une catégorie d'individus jeunes et moins jeunes, dont beaucoup suivent encore les directions qu'avait données ce groupement de recherches.

Puis arrivèrent les années 80 où, politiquement, il faut bien le dire, apparut au grand jour un parti : le Front National, dirigé par un homme au charisme indéniable, grand tribun, Jean-Marie Le Pen qui réussit à rassembler autour de lui l'ensemble de la droite nationale et nationaliste. Il faut savoir que Jean Mabire ne fut jamais inscrit au Front National. Il écrivit des articles dans *National Hebdo* à la rubrique littéraire, biographies d'écrivains qui, réunies, formeront la magnifique série des *Que Lire ?*

Des tensions se feront jour au sein du Front National vers le milieu des années 90. La scission est inéluctable (1998), éloignant un très grand nombre de cadres comme **Jean-Yves Le Gallou** qui nous fait l'honneur d'un billet et **Pierre Vial** qui en 1995 crée un mouvement communautaire : *Terre et Peuple*, dont Jean Mabire fera sa cause et prendra la Présidence d'Honneur. Dans ce panorama d'environ un demi-siècle de vie de travail, de la pensée mais également de l'action, il est à retenir que d'énormes efforts furent produits et que si des espérances n'ont pas été menées jusqu'au bout, le bilan est assez positif.

Jean Mabire en reprenant l'expression de **Walter Flex**, traversa cette période un peu comme un « Pèlerin entre deux Mondes », en observateur et en acteur. Il nous a laissé une œuvre qu'au fil de nos bulletins, nous vous faisons découvrir ou redécouvrir. Jean Mabire fut un Ami pour certains, un Compagnon pour d'autres, un Camarade encore, ceci toujours avec Fidélité !

Lui, l'Eveilleur de Peuple, ne fut pas ce dont nous avons aujourd'hui cruellement besoin, mais devrait bien inspirer : « Un Conquérant ! » Celui qui rendra un jour prochain, leur dignité à nos Peuples Européens.

Bernard Leveaux

Adhérez !

À remplir soigneusement en lettres capitales. Cotisation annuelle

☐ Adhésion simple (ou couple) 15 €

☐ Adhésion de soutien 20 € et plus

Hors métropole, rajouter 5 € à l'option choisie.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Ville : _____

Tel. : _____

Fax : _____

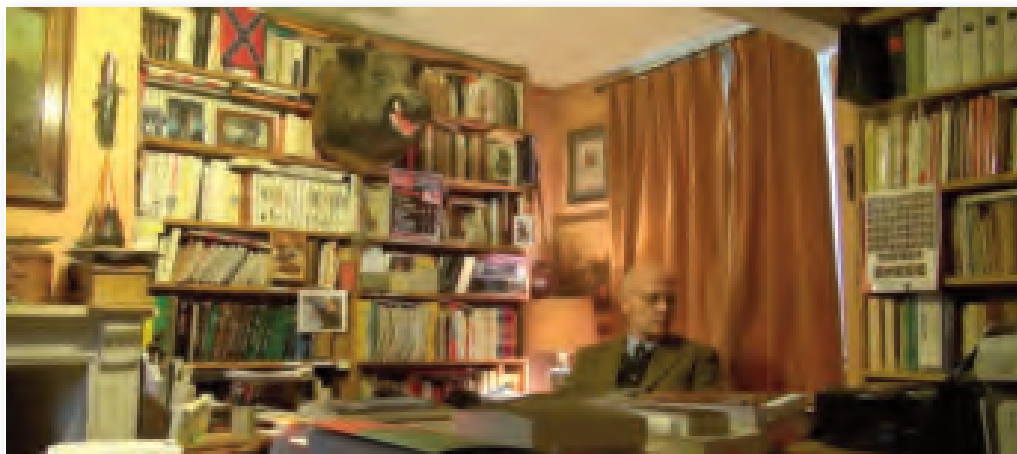
Courriel : _____

@ _____

Profession : _____

Les Amis de Jean Mabire
15 rte de Breuilles.
17330 Bernay Saint Martin

Entretien avec Dominique Venner



— **A.A.J.M.** : Jean Mabire vous avait rejoint au début de 1965 à la direction de la revue *Europe Action*. Il s'y est impliqué complètement. Pouvez-vous rappeler en quelles circonstances cette revue, qui était aussi un mouvement, a été créée et quelles étaient alors vos intentions ?

— **Dominique Venner** : Pour répondre à votre question, il est nécessaire de commencer par le commencement, c'est-à-dire par mes actions militantes avant *Europe Action*. Mon engagement « politique » avait débuté à mon retour d'Algérie à l'automne 1956, alors que j'avais été volontaire dans une unité combattante. J'avais vingt et un ans. J'étais convaincu que l'avenir se déciderait à Paris, sur le terrain politique et non dans les djébels algériens. Pendant six ans, jusqu'en 1962, j'ai appliqué le précepte : « *la rue appartient à celui qui y descend* ». Sans aucun moyen, avec une poignée de militants, j'ai développé une agitation intense pour défendre nos compatriotes d'Algérie que je savais menacés. Je me suis battu aussi dans l'espoir de renverser un système dont les événements prouvaient la nocivité. En politique, je ne savais rien, mais j'ai appris en étudiant les méthodes de l'ennemi, notamment les communistes qui étaient alors une réalité. C'était une période de tension assez excitante. L'avenir paraissait ouvert. Tout semblait possible. À la faveur de la guerre d'Algérie, nous étions portés par une vague puissante d'indignation et de colère (dont a profité le général de Gaulle pour revenir au pouvoir en 1958). À partir de 1960, les complots militaires et les projets fous se sont multipliés. J'ai été emprisonné plusieurs fois, notamment d'avril 1961 à octobre 1962. Ce dernier emprisonnement de dix-huit mois avec les officiers du Putsch et ceux de l'OAS, alors que tous nos espoirs s'effondraient, fut pour moi une première occasion d'intenses réflexions. J'en ai tiré une petite plaquette, *Pour une critique positive*, publiée alors que j'étais encore emprisonné. La défaite de nos espoirs et la fin de l'Algérie française ne m'avaient pas atteint. Au contraire, j'y voyais l'occasion de jeter par-dessus bord tout un fatras d'illusions qui expliquaient nos échecs. À cette époque, je n'avais encore jamais entendu parler de Jean Mabire qui évoluait dans un autre univers.

— **A.A.J.M.** : Que s'est-il passé après votre sortie de prison à la fin de 1962, après la perte de l'Algérie ?

Dominique Venner est écrivain et historien. Il dirige depuis

dix ans La Nouvelle Revue d'Histoire qu'il a fondée. Il est l'auteur de nombreux livres, Histoire de la Collaboration (Pygmalion), Le Siècle de 1914 (Pygmalion), Histoire et tradition des Européens (Le Rocher)... Parmi ses derniers ouvrages, Le Choc de l'Histoire, un livre d'entretiens sur son itinéraire et l'aboutissement de ses réflexions d'historien (Via Romana, 2011).

— **DV** : En prison, je m'étais préparé à agir. J'avais noué des contacts et convaincu plusieurs personnes de soutenir mes projets. Alors que nos espérances étaient mortes et que notre ancien monde de références s'était effondré avec la fin honteuse de l'Algérie, je me sentais dans l'obligation morale de proposer de nouvelles perspectives à nos militants, surtout les plus jeunes, ceux de la Fédération des Étudiants nationalistes (la FEN) créée en 1960. Dès ma mise en liberté, à la fin de 1962, j'ai jeté les bases de la revue *Europe Action*, dont le premier numéro – très imparfait – a été publié en janvier 1963. Cette initiative a opéré des ralliements fervents.

Tout ce que j'avais fait jusque-là avait été orienté vers une action politique que je voulais révolutionnaire. Et ceux à qui je m'adressais venaient du même moule. Je pressentais pourtant qu'il fallait dépasser l'univers proprement politique des idées et de l'action, mais j'étais prisonnier de ce moule dont seule la fin d'*Europe Action* m'a libéré. Moi et d'autres.

Plusieurs fois, je viens d'utiliser le mot « politique » à défaut de mieux. C'est un mot plein de malentendus. Mais nous n'avions que lui alors qu'il désigne des réalités incompatibles. Quoi de commun entre le jeune militant idéaliste prêt à mourir et à tuer pour sa foi ou ses illusions, et le professionnel cynique parfaitement indifférent aux idées ? Mon engagement militant et celui de mes camarades avait en réalité peu de rapport avec ce que l'on entend habituellement par « politique ». Nous couvrions nos aspirations d'une tunique qui leur convenait mal. Ce qui bouillait en nous était d'une autre nature. Nous formions moins un mouvement politique qu'une sorte de fratrie. Nous aspirions beaucoup moins à être un « parti », même quand nous utilisions ce mot, qu'à former une sorte d'ordre militaire et mystique. Nous étions les enfants d'une Sparte rêvée. Et cela malgré le vocabulaire léniniste dont je me gargarisais.

Puis, avant même 1968, l'époque peu à peu a



changé sans que nous n'y puissions rien. L'esprit samouraï qui nous habitait a cédé peu à peu devant l'envahissement de la vraie politique, avec ses règles du jeu, ses petites et ses grandes combines. Les campagnes électorales ont remplacé les veillées d'armes. Ce n'était plus pour moi. Je me suis alors écarté pour ne plus y revenir.

— **A.A.J.M.** : Nous sommes allés un peu vite. Pouvons-nous revenir sur un moment important, la publication du n° 5 d'*Europe Action*, en mai 1963, sous le titre *Qu'est-ce que le nationalisme* ?

— **DV** : Ce texte, personne ne peut le regarder avec plus de sévérité que moi. Pourtant, il fut le choc initial qui précipita l'éclosion d'une nouvelle vision du monde. Écrit sans maturation suffisante après avoir germé en prison, ce curieux manifeste est critiquable autant dans la forme que dans le fond. Et c'est pourtant de lui que beaucoup de choses sont issues. Un premier jet avait été rédigé en prison avec un petit groupe d'études que j'animais. Nous avions été vivement influencés par les écrits du Dr Alexis Carrel, pris Nobel de physiologie et de médecine en 1912 à 39 ans. Il s'était rendu célèbre par son livre *L'Homme cet inconnu*, publié en 1935, qui a connu un succès considérable avec un tirage d'un million d'exemplaires et des traductions dans le monde entier. C'était un peu notre livre de chevet. Lors d'une conférence prononcée en 1937 aux Etats-Unis où il travaillait, le Dr Carrel avait résumé sa pensée : « *Il faut construire les civilisés de telle sorte que chacun développe en lui-même toutes les richesses de la nature humaine. [...] Le moment est venu d'employer la science à notre progrès propre ; de modeler le milieu matériel et social en vue de ce progrès. [...] La société moderne a besoin de surhommes. C'est le progrès de la personne humaine qu'il s'agit d'obtenir...* » Le « réalisme scientifique » de Carrel, son eugénisme positif opposé aux pensées « déréalisantes » a nettement influencé notre manifeste de mai 1963, dans lequel je ne me retrouve plus guère et dont les propositions scientifiques me sont devenues complètement étrangères. Mais il n'était pas que cela.

Ce texte n'aurait eu aucune importance s'il n'avait été soutenu par une attente, des paroles et des actions qui le prolongeaient et lui donnaient vie. En lui-même, il est révélateur des tensions de son époque mais aussi des défauts d'une pensée naissante et orpheline. Les premiers qui le reçurent étaient les jeunes militants de la FEN. Ils sortaient d'une période violente où tout avait été sacrifié à l'action. La fin cruelle de leurs espérances les avait frappé au cœur. Ce manifeste venait donc à son heure. Sur ce point, nous n'avons pas failli.

Aussi imparfaite fut-elle, l'entreprise d'*Europe Action* traduisait un effort héroïque pour s'arracher à la défaite de 1962, rompre avec un passé mort, affronter une nouvelle époque de l'histoire européenne, donner un sens au destin de notre génération, offrir surtout de nouvelles perspectives à nos énergies.

Parmi ceux qui nous observaient, personne ne s'y est d'ailleurs trompé. La dénonciation d'athéisme et de paganisme fut immédiate. Paganisme ? Nous utilisions peu le mot, sinon par provocation. Il était discutable, mais offrait le mérite de nous relier à nos sources. Ce que nous avons fait à ce moment, personne ne l'avait jamais fait avant nous de façon aussi explicite. Ce fut la première tentative consciente de



réappropriation spirituelle des Européens par eux-mêmes. Les hommes y étaient pour peu, les circonstances pour beaucoup.

Dans leur formulation maladroite, au-delà des thèses d'Alexis Carrel, deux idées majeures dominaient le bref essai de 1963. Tout d'abord le passage de l'ancien nationalisme étroit à une sorte de nationalisme européen. Ensuite, le sentiment d'une permanence invincible de l'âme européenne à travers le temps, malgré tout ce qui avait pu corrompre son génie. Personnellement, j'étais détaché du christianisme depuis l'adolescence. Le rôle surnaturel de

l'Eglise pendant la guerre d'Algérie puis les orientations de l'encyclique *Pacem in Terris* (avril 1963) annoncées de longue date m'avaient conforté dans ma volonté de libérer le mouvement nationaliste de toute référence chrétienne. Je montrais en cela plus de cohérence que Maurras. Conscient de la négativité du christianisme par fidélité à l'héritage antique, il fut contraint de composer avec son public conservateur et cléricale. Cette rupture était une bonne raison d'entente avec Jean Mabire. Notre rencontre se fit au début de 1965. En dépit de parcours différents, nous nous reconnûmes comme frères.

— **A.A.J.M.** : Quand et comment se fit votre rencontre ?

— **DV** : Il m'arrivait de lire les articles de Jean qui tranchaient avec ceux de *L'Esprit Public*. Il m'avait envoyé son essai *Dieu parmi nous*, publié en 1963. Ce fut, un peu plus tard, le prétexte de notre première rencontre. Jean était alors disponible professionnellement. Je lui proposais de nous rejoindre comme rédacteur en chef permanent, ce qu'il accepta. C'est dans le n° 30 d'*Europe Action*, en juin 1965, que sa « patte » personnelle apparait pour la première fois et de façon éclatante. Sur la couverture de ce numéro, il avait fait figurer nos deux noms comme une sorte de programme.

— **A.A.J.M.** : Par la suite, Jean Mabire a-t-il eu l'occasion de s'exprimer sur cette participation active à l'aventure d'*Europe Action* ?

— **DV** : Il l'a fait de la façon la plus complète et la plus explicite longtemps après. L'occasion lui fut offerte par la publication de mon livre *Le Cœur rebelle* (Belles Lettres, 1994) qui était une réflexion sur mon itinéraire. Jean écrivit un long et magnifique article dans les pages littéraires du journal *Présent* du 26 novembre 1994. Je vais vous en citer quelques passages éloquentes. Ils constituent un document pour la mémoire de Jean Mabire.

Parlant de notre rencontre, il écrit : « *Nous nous sommes finalement connus assez tard. Des amis communs m'avaient dit grand bien d'Europe Action et de son jeune animateur. J'écrivais alors dans L'Esprit public. Mes copains étaient plutôt des gens de mon âge ou de très peu mes aînés : Philippe Héduy et Paul Sérant, avant tous les autres.*

« *Je n'avais rencontré Dominique Venner qu'au printemps 1965. Tout de suite « Dom » et très vite « tu ».* Il venait d'avoir trente ans, le bel âge. J'en avais trente-huit et je voyais la quarantaine bientôt me guetter au tournant. Pas loin d'une décennie entre nous. Autant dire un siècle. J'avais eu treize ans en 40. Il n'avait alors que cinq ans... Le temps avait

passé. Nous étions devenus des « anciens combattants ». De quoi giber. Curieusement, nous n'avons jamais parlé de l'Algérie...

« Il a fallu ce livre pour que je découvre combien nous avons été impressionnés différemment... Guerrier sans problème mais non sans passion, Venner, volontaire à dix-sept ans pour servir dans l'armée, dont il va connaître la rude école nietzschéenne de Rouffach, a la certitude qu'il vient défendre des compatriotes dans le sens le plus fort du mot, des frères de sang agressés par une rébellion sauvage – les centurions auraient dit barbares.

« À lire Venner, je découvre que cette guerre l'a terriblement marqué, je dirais même « éduqué ». Pour moi, vieux goéland cotentinois déjà déplumé, elle n'a rien changé ni à ce que je pensais avant ni à ce que je penserai après... Venner dans les Aurès, c'est von Salomon dans le « Baltikum ». Il va en tirer une foi politique aussi décisive que le tranchant d'une lame. D'où cet engagement dans l'action la plus dangereuse... J'ai découvert l'une et l'autre dans ce petit livre. Là aussi nous n'en avons jamais parlé. C'était son passé, déterminant, certes, mais derrière lui. De quoi parlions-nous alors ? Mais du présent et surtout de l'avenir. Cela se nommait pour nous Europe action. Entre juin 1965 et novembre 1966, nous avons vécu, côte à côte, en responsables et en militants tout ensemble. Seize mois embarqués à fond sur le même brick corsaire. Lui directeur politique, moi rédacteur en chef. Mais aussi soutiers, pilotes, galériens, toutes les corvées et toutes les joies. »

Ce long préambule était nécessaire pour comprendre la suite. Rendons la parole ou la plume à Jean Mabire :

« Il fallait sortir le journal tous les mois dans une atmosphère de pauvreté franciscaine qui nous allait bien au teint. Pauvreté, certes. Mais aussi richesse.

Richesse d'un courage, d'une amitié que je n'avais pas connus depuis bien longtemps et que je ne suis sans doute pas près de retrouver. J'ai rarement été si enthousiaste, ni si « croyant ».

« Je pensais qu'on pouvait gagner. Non pas prendre le pouvoir comme l'imaginent les naïfs, mais former les cadres révolutionnaires de demain.

« Quelques centaines de garçons et quelques dizaines de filles ont participé à cette aventure. Ceux de la Fédération des Étudiants nationalistes, notre FEN à nous...

« Europe Action, avec Dominique Venner, a fait le geste décisif. Il a donné à la « classe soixante » cette clef qui ouvre toutes les portes de fer de notre prison...

« Pour moi, l'aventure d'Europe Action reste fondatrice. Idéologiquement et humainement. Nous avons marqué des hommes pour la vie en leur faisant découvrir une école de courage, de lucidité, d'esprit de sacrifice... »

Voilà ! J'abrège. Tout est dit, me semble-t-il, de Jean Mabire à l'égard d'Europe Action. Ces quelques lignes méritaient d'être réveillées.



Jean Mabire, l'homme des chasses hauturières

Il y a quelques années, Jean Mabire mettait les choses au point :

« En se fiant aux livres que j'ai écrits, certains se sont imaginé que j'avais servi dans la division Charlemagne ou dans la légion Wallonie. Tout simplement parce que je raconte, paraît-il, leurs combats « comme si j'y avais été ». C'est un compliment littéraire, mais c'est une fantasmagorie. Il me faut donc préciser que je n'ai pas été dans les maquis des Alpes en 1944, ni avec les fusiliers marins de l'amiral Ronac'h en 1914, ni à Pékin avec les défenseurs des légations en 1900. Pas plus que je ne fus, en des temps plus lointains, janissaire, samouraï ou viking, même si j'ai consacré plusieurs ouvrages à ces messieurs. »

Quand Mabire dit ça, on a envie de lui répondre : « D'accord, d'accord... Mais vous auriez pu y être, vous auriez pu en être. »

La preuve, c'est qu'en 1947 – il a alors vingt ans – il suit les cours de l'école Sidi-Brahim et obtient son brevet PM d'éclaireur-skieur. C'est donc tout naturellement que, son sursis résilié, on l'affecte au 401e RAA à Compiègne... De l'importance du ski dans l'ar-



tillerie anti-aérienne, sans doute...

Mais Mabire ne se laisse pas démonter pour si peu. A Nîmes, où il suit le cours des EOR (Elèves-officiers de réserve), il se porte volontaire – on ne se



bouscule pas au portillon – pour les TAP (Troupes aéroportées).

Au départ, quelque 150 rombiers, rassemblés à Pau-Idron. Pour passer le brevet para, certes, mais aussi pour sortir officier de réserve. Pas facile quand on sait que la sélection est farouche. Les cinquante meilleurs seront « aspis ». Les autres, caporaux, ou, avec un peu de chance, sergents.

A l'époque, le rythme est pour le moins soutenu : six mois de stage, deux « perms » de 24 heures. Et un officier para, le colonel Lefort, qui parle peu mais juste : *« Ceux qui ici ne travaillent pas seront, tout simplement, responsables de la mort des hommes qui leur seront confiés. C'est tout ce que j'ai à vous dire, messieurs. »*

Mabire s'accroche. Et il est – avec des hauts et des bas (dernier en mines et explosifs, premier en cross) – parmi les cinquante sélectionnés pour le stage de saut. Son rang de sortie lui permet de choisir son affectation : le Bataillon de choc, caserné à Montauban.

En 1951, le jeune officier, libéré, est rendu à la vie civile. Il faut alors vivre parmi les hommes. Comme journaliste au quotidien de Cherbourg, *La Presse de la Manche*, par exemple.

Le temps passe. Et les années. Nous sommes en 1958. On a sauté de la IV^e à la Ve République. Mais on se bat toujours en Algérie. Un matin, Mabire reçoit, des mains de deux gendarmes, un ordre de rappel. Pour un an. Il n'hésite pas une seconde. L'idée de retrouver les paras... Las : *« J'avais deux galons et dans les unités de « réserve générale », comme les paras ou la Légion, on ne voulait que des lieutenants d'active. Je n'ai jamais autant regretté de n'être plus aspi ou sous-bite... »*

Le jeune lieutenant obtient néanmoins les chasseurs alpins : le 12^e BCA qui, sur la frontière tunisienne, fait bonne garde.

Chef de section, puis commandant par intérim de la compagnie opérationnelle, chef de commando de chasse, responsable d'un sous-quartier, Jean Mabire racontera tout, dix ans plus tard, dans un livre – document ? récit ? roman ? – paru en 1968 chez Robert Laffont : *Les Hors-la-loi*.

Ce livre – republié de nombreuses fois et désormais aux Presses de la Cité sous le titre *Commando de chasse* – est, de l'avis de nombreux spécialistes, l'un des plus vrais jamais écrits sur la guerre d'Algérie.

A partir de là, Jean Mabire va se voir accolé l'étiquette – Saint-Ex était-il un pilote-philosophe ou un philosophe-pilote ? – d'« écrivain militaire ». Une étiquette réductrice, bien sûr, quand on sait combien Mabire est éminemment littéraire avec, bien qu'il s'en défende, une pointe de romantisme de bon aloi. Témoignage cet aveu : *« Au fond, je suis victime d'un choc cinématographique reçu vers ma dixième année. J'ai été marqué à jamais par La Patrouille perdue de John Ford, dont les Soviétiques ont fait un curieux plagiat avec Les Treize et dont on retrouve le thème chez les Américains avec Sans retour : un petit groupe d'hommes de guerre, isolé, voit l'un après l'autre disparaître les siens, mais continue le combat jusqu'à la dernière cartouche. »*

Mais comment évoquer Mabire sans parler du travail militant accompli par *Europe-Action* et les *Cahiers universitaires* ? Et je repense à ce numéro consacré à « la guerre » (nov-déc. 1966) où il écrivait,



à propos d'une armée déjà bien fatiguée : *« Un service militaire moribond où les gaîtés de l'escadron se feulent des cocasseries de l'innere Führung, comme disent les théoriciens de la Bundeswehr, c'est-à-dire de discipline librement consentie, moralisme cafard et bouillie universaliste. Le père Ubu a rejoint l'adjudant Flick. Les militaires de métier deviennent des technocrates et les recrues perdent leur temps dans les casernes. L'armée ressemble aux autres « forces » du pays : Eglises, syndicats, partis... toutes ces armures vides ! »*

On l'a compris : Mabire aime les guerriers, les soldats. Moins les mili-

itaires. Lui qui a tout lu pêle-mêle, les *Cahiers* du capitaine Coignet et la *Guerre des Gaules*, le chevalier Bayard et le capitaine de Bournazel, les mousquetaires et les marsouins, les aviateurs de l'Escadrille des Cigognes, les méharistes et les sous-marinières, les dragons de Noailles, Clausewitz, l'*Armée nouvelle* de Jaurès, résume bien les choses : *« On aime ou on n'aime pas les histoires de soldats. Moi, ça me passionne. J'ai toujours envié le roi de Rome d'avoir eu comme nounous des colosses de six pieds et quatre pouces appartenant au corps sacré entre tous des grenadiers de la Garde impériale. Ces grognards moustachus, sentant l'ail, la poudre et le tabac, devaient avoir des histoires merveilleuses à raconter aux enfants. Du camp de Boulogne à l'incendie de Moscou et la prise de Saragosse, quelle balade à travers l'Europe ! »*

C'est que les hommes de chez Mabire, de Ganger Rolf, premier duc, à Maït'Louis, roi sur sa terre, ont des moustaches de coureurs de mer et des yeux à faire basculer l'horizon. La mer... *« Tout mon pays meurt d'envie d'appareiller, dit Mabire. Les flèches des cathédrales escaladent le ciel comme des mâtures. Partir au grand large, comme nous en sommes venus voici mille années. Et tout emporter avec nous : la patience, la songerie, le courage, la méfiance et une belle moisson d'enfants blonds. Mon pays, c'est la mer. »*

Mabire, c'est le pessimiste actif – ultra-volontaire et ultra-sentimental – que l'on retrouve dans les livres de Knut Hamsun ou de Jack London. Quand, il rêve Mabire, c'est autant des Cyclades que des Lofoten : *« Notre monde, a-t-il écrit un jour, est celui des cités grecques grandes comme des cantons et qui illuminent les siècles. Notre monde est celui des tribus celtes éperdues de courage et d'indépendance. Notre monde est celui des républiques de Florence et de Venise, des cités flamandes et des villes hanséatiques. Notre monde est celui de cette France où chaque terroir évoque une des grandes nations d'Europe. Notre monde est celui des Cosaques de la Volga, des pionniers du Texas et des défricheurs du Transvaal, seuls et libres sur les immenses espaces, le fusil à la main et la famille les chariots. »*

Et quand Mabire pense à de jeunes héros foudroyés, il a de parlantes références : *« Je pense à Saint-Exupéry, abattu au cours d'une mission aérienne ; je pense à Robert Brasillach, fusillé à Montrouge ; je pense à Drieu La Rochelle, acculé au suicide dans sa cachette parisienne ; je pense à Jean Prévoist, abattu dans le maquis du Vercors. »*

Avec Jean Mabire, quand l'heure du soir garde encore la tiédeur du jour, nous lierons toujours les gerbes des routes et des chants, nous ferons le compte des souvenirs et des combats. Nous serons

là, au rendez-vous, avec nos certitudes et nos espérances.

Dans les années 60, déjà, Mabire affirmait hautement : « **Nous sommes des amants éperdus de la liberté. On ne me fera pas taire facilement.** » Quelle plus belle profession de foi ?

Des dizaines de titres-vedettes

Si j'avais voulu vous donner toute la bibliographie de Mabire, c'est bien simple : une page n'y aurait tout juste suffi.

Pour vous donner une – petite – idée du phénomène, sachez que l'un de ces livres, *La Brigade Frankreich* (Arthème Fayard), s'est vendu à près de 70 000 exemplaires (sans compter le Livre de Poche) ; que *Les Hors-la-loi* (mon préféré, réédité sous le titre *Commando de chasse* aux Presses de la Cité) a dû dépasser aujourd'hui, toutes éditions confondues, les 100 000 exemplaires ; qu'il a consacré de nombreux livres au camp des vainqueurs : *La Bataille des Alpes 1944-1945* (2 tomes, Presses de la Cité), *Les Paras du Jour J* (Presses de la Cité), *La Saga de Narvik* (Presses de la Cité), et à celui des « Maudits » : *La Division Charlemagne* (Arthème Fayard), *La Division « Viking »* (Arthème Fayard), *Les Généraux du Diable* (Jacques Grancher), *Les Paras de l'Afrikakorps* (Jacques Grancher).

Le premier livre que j'ai lu de Jean Mabire n'était pas, curieusement, un récit ou un document de guerre, mais son *Dieu parmi nous* (La Table Ronde)



dont j'avais aimé le chant fraternel. Car Mabire, on l'a peut-être compris, aime les êtres d'exception et, plus encore, les hommes qui ont connu un exceptionnel destin. Leurs noms ? Il suffit de consulter la liste des livres écrits par Mabire : *Skorzeny, l'homme le plus dangereux d'Europe* (Jacques Grancher), *Ungern, le dieu de la guerre* (Editions de Cremille), *Guillaume le Conquérant* (Art et Histoire d'Europe), *Grands marins normands* (L'Ancre de Marine), *Les Samourai* (André Balland).

Mais Mabire est aussi – et peut-être surtout – un homme du grand large avec, chevillé au cœur, la Normandie, cette terre où des hommes

du Nord ont fait souche et d'où ils sont partis à la conquête du monde. De nombreux titres témoignent de cet attachement : *Vikings en Normandie* (L'Ancre de Marine), *Les Ducs de Normandie* (Lavauzelle), *Histoire secrète de la Normandie* (Albin Michel), *Pêcheurs du Cotentin* (Heimdal), *Les Vikings autour du monde* (L'Ancre de Marine), etc.

Il faudrait, pour être complet citer encore deux ou trois belles choses : *L'Été rouge de Pékin* (Arthème Fayard), *La Bataille de l'Yser* (Arthème Fayard), *La Måove* (Presses de la Cité), formidable roman. Mais je m'en voudrais de ne pas citer deux titres peu connus, moins connus, et qui méritent pourtant d'être plus connus, mieux connus : *Histoire d'un Français* (L'Esprit Nouveau) et *L'Ecrivain, la politique et l'espérance*.

Alain Sanders

Entretien avec Alain de Benoist

— **A.A.J.M.** : Monsieur de Benoist, lorsqu'en 1968 vous créez le G.R.E.C.E., n'est-ce pas au départ afin de combler un vide laissé par la disparition du mouvement *Europe-Action* ?

— **Alain de Benoist** : Tout d'abord, une précision : je ne suis pas le fondateur du GRECE. Le Groupement de Recherche et d'Etudes pour la Civilisation Européenne (GRECE) a été créé, au cours d'une réunion tenue à Lyon les 4 et 5 mai 1968, par un « groupe fondateur » de 36 personnes, dont je faisais évidemment partie. La vaste majorité d'entre elles étaient des étudiants (ou venaient de quitter l'Université) et avaient milité, au cours des années précédentes, dans les rangs de la Fédération des Etudiants Nationalistes (FEN). Cette dernière s'était liée, à partir de 1963, à la revue *Europe-Action*, lancée par **Dominique Venner** et dont **Jean Mabire** était devenu en mai 1965 le rédacteur en chef, mais elle disposait de sa propre publication, les *Cahiers universitaires*. Dirigés par **François d'Orcival**, les *Cahiers universitaires* n'étaient pas officiellement publiés par la FEN, mais en constituaient l'organe officieux. *Europe-Action* a cessé de paraître en novembre 1966, essentiellement pour des raisons financières, et suite à une série de déconforts subies par le Rassemblement Européen de la Liberté (REL), qui avait tenté d'en pro-

longer l'activité sur le terrain proprement politique. Les *Cahiers universitaires*, eux, publièrent leur dernier numéro en février 1967.

Ce n'est donc pas tant pour combler le vide laissé par *Europe-Action*, dont très peu de cadres se sont par la suite retrouvés au GRECE, que pour faire face à la disparition de la FEN et des *Cahiers universitaires* que le GRECE s'est constitué. Sans doute était-il en germe dans le Groupe d'Etudes Doctrinales (GED) que j'avais créé de manière tout à fait informelle en 1965, à une époque où une certaine tension se manifestait déjà entre les « politiques » d'*Europe-Action* et les « intellectuels » de la FEN, plus désireux de se consacrer à une activité de type culturel.

— **A.A.J.M.** : Curieusement, la première réunion du G.R.E.C.E. se déroule en mai 1968. C'est un Groupement de Recherche et d'Etudes pour la Civilisation Européenne que vous désirez créer. Quelles sont à ce moment donné, vos motivations ? Quel en était l'objet ou les objectifs ?

— **A de B** : Les motivations des fondateurs du GRECE étaient certainement assez variées. Un an plus tard, les trois-quarts d'entre eux étaient d'ailleurs déjà partis ! Quant à moi, mes motivations étaient simples. Je voulais, ainsi que je l'ai souvent dit, « repartir



Didier Patte, Dominique Venner, Alain de Benoist, Jean Mabire.

à zéro », ce qui signifiait dans mon esprit : prendre définitivement ses distances vis-à-vis de l'action politique, se consacrer à des études d'ordre intellectuel et théorique – à un travail « culturel » au sens large –, et aussi passer au crible les positions que nous avions soutenues dans notre adolescence dans un esprit de « discipline militante », c'est-à-dire sans beaucoup recourir à nos capacités d'analyse critique. Dans mon livre de souvenirs, *Mémoire vive*, j'écris que mon ambition – démesurée ! – était alors de faire du GRECE « une sorte de synthèse de l'Ecole de Francfort, de l'Action française et du CNRS ». La formule vaut ce qu'elle vaut, mais elle permet de comprendre que, pour moi (car je ne parle ici qu'en mon nom propre), les éléments de discontinuité par rapport à notre engagement antérieur étaient beaucoup plus importants que les éléments de continuité.

Pour le reste, le nom de l'association disait à peu près tout : il s'agissait bien d'entreprendre un travail « de recherche et d'études » en le mettant au service de la « civilisation européenne » (l'acronyme « GRECE » nous plaçant en outre sous un patronage symbolique évident). Si c'était à refaire, je parlerais plutôt aujourd'hui de « culture européenne » plutôt que de « civilisation », mais c'est un détail. Un point sur lequel nous étions tous d'accord était en effet notre adhésion à l'Europe, celle-ci étant posée à la fois comme origine, comme histoire, comme manière de penser, comme forme institutionnelle de l'avenir. Loin de nous situer dans un cadre purement « franco-français », nous voulions être de « bons Européens », comme le disait Nietzsche. Cela suffisait bien sûr à nous distinguer de la plupart des courants « de droite » qui existaient alors (et existent encore aujourd'hui). D'où les contacts suivis que nous avions avec des amis italiens, allemands, flamands, espagnols, etc., nos voyages fréquents, que nous faisions souvent en groupe, et, sur le plan intellectuel, notre souci de faire mieux connaître en France quantité d'auteurs étrangers qui constituaient d'importantes références à nos yeux.

— **A.A.J.M.** : Afin de faire connaître les idées et les sujets de recherches du G.R.E.C.E., vous créez la revue *Nouvelle Ecole* rapidement relayée par une seconde : *Eléments*. Plus de quarante années après elles sont toujours bien vivantes. Ces deux excellentes revues représentaient-elles vos armes pour faire connaître et passer, si l'on peut dire, la doctrine que vous élaboriez ? D'après vous, comment ont-elles évolué dans le temps ?

— **A de B** : Une école de pensée ne peut évidemment

se passer de publications pour faire passer les idées dont elle se réclame. Les deux principales furent *Nouvelle Ecole*, fondée en 1968, et *Eléments*, né sous la forme d'un modeste bulletin intérieur, qui s'est progressivement étoffé à partir de 1972-73 jusqu'à devenir le magazine grand public qu'il est devenu. Ces deux titres paraissent en effet toujours aujourd'hui. S'y ajoute la revue *Krisis*, que j'ai créée personnellement en 1988. D'autres revues, plus sectorielles (*Nouvelle Education*, *Nation-Armée*, *Etudes et recherches*, *Cartouches*), ont eu une moindre durée d'existence. *Nouvelle Ecole* et *Eléments* ont très vite cessé d'être des organes du GRECE ou de ne s'adresser qu'au public du GRECE : leur ambition constante a toujours été au contraire d'être largement ouverte sur l'extérieur, ambition sans laquelle on risque trop souvent de tomber dans le journal pour amis ou pour convaincus d'avance, c'est-à-dire dans le bulletin paroissial. Mais les deux revues sont très différentes. *Nouvelle Ecole* a un caractère essentiellement universitaire. Elle publie des textes sur des matières fondamentales, de l'histoire des religions aux sciences de la vie, de la physique théorique à l'économie, de la science politique à l'archéologie, sans se soucier particulièrement de l'actualité. *Eléments*, au contraire, se veut attentif à l'actualité des idées, voire à l'actualité tout court. On y trouve des articles plus courts, très illustrés, rédigés par une pléiade de collaborateurs de grand talent.

Comment ces deux revues ont-elles évolué en près d'un demi-siècle ? Il me semble qu'elles sont d'abord devenues de plus en plus « professionnelles », et qu'elles peuvent de ce point de vue rivaliser avec n'importe quelle autre revue grand public. Elles sont restées fidèles à leur inspiration initiale, mais se sont ouvertes à des problématiques nouvelles au fur et à mesure que les circonstances historiques changeaient (et elles ont beaucoup changé !). Elles se sont gardées de répéter indéfiniment les mêmes choses, contrairement aux « fanzines » qui ne se préoccupent que de véhiculer un petit catéchisme. Elles n'ont au contraire cessé d'affiner leur approche des problèmes, n'hésitant pas à sortir des impasses théoriques où nous avons pu être tentés de nous engager. J'ajoute que les équipes se sont « rajeunies » au fil des décennies, nouveaux rédacteurs en chef et secrétaires de rédaction se succédant régulièrement. Tout cela n'a été possible que grâce à une quantité de travail bénévole et de dévouement dont le lecteur n'a pas toujours conscience. Mais le plus important est de bien comprendre que les « idées de la Nouvelle Droite » n'ont jamais été un système clos, qu'elles relèvent d'une démarche

qui se renouvelle sans cesse (un « *work in progress* », comme disent les Anglo-Saxons).

— **A.A.J.M.** : *Nouvelle Ecole* nous renvoie, par son titre, de suite à **Georges Sorel** et son syndicalisme révolutionnaire. Comme Jean Mabire, il semble que vous fûtes et que vous êtes toujours très imprégné de ses idées. Cela paraît, au premier abord assez antinomique avec l'image que se fait le bien-pensant, d'un homme dit de Droite ?

— **A de B** : Le titre *Nouvelle Ecole* évoque en effet la « Nouvelle Ecole » dont parlait Georges Sorel pour désigner la tendance syndicaliste révolutionnaire qui fut particulièrement active au sein du mouvement ouvrier à partir des années 1895 et jusqu'à l'adoption par la CGT de la célèbre Charte d'Amiens (1906). Cette tendance, dans laquelle Sorel se reconnaissait, fut également illustrée, tant en France qu'en Italie, par des hommes comme **Hubert Lagardelle**, **Edouard Berth**, **Victor Griffuelhes**, **Emile Pouget**, **Pierre Monatte**, **Arturo Labriola**, **Enrico Leone** et bien d'autres. Le syndicalisme révolutionnaire, dont le grand « mythe » (au sens sorélien du terme) était la grève générale, se distingue radicalement du socialisme parlementaire et réformiste par le rôle-clé qu'il attribue aux syndicats, et plus généralement par l'idée que la classe ouvrière ne peut compter sur elle-même pour s'émanciper de la domination du capitalisme marchand. « Nous-mêmes », vous l'aurez noté, se traduit en gaélique par *Sinn Féin* (et en allemand par *Wir selbst*). J'ai en effet été très influencé par la pensée de l'auteur des *Réflexions sur la violence*, dont Jean Mabire ne manquait bien sûr jamais de rappeler les origines normandes. Par la suite, j'ai découvert **Proudhon**, **Pierre Leroux**, **Benoît Malon**, **Louise Michel** et quelques autres grandes figures représentatives du socialisme français. Je me reconnaissais à bien des égards dans leurs analyses, qui influencèrent aussi **Péguy**, **Bernanos**, **Robert Aron**, **Alexandre Marc** et d'autres « non-conformistes » des années 1930. Je ne sais si c'est antinomique de l'image que se fait le bien-pensant d'un homme de droite. Ne me classant moi-même ni parmi les bien-pensants ni parmi les hommes de droite, cela m'indiffère d'ailleurs totalement !

— **A.A.J.M.** : Curieusement naît à la même époque que le GRECE, un mouvement que l'on qualifie de *Nouvelle Droite*, est-ce un hasard ? Une concomitance ?

— **A de B** : Je ne vois pas trop à quoi vous faites allusion. Peut-être à un petit groupuscule, sympathique d'ailleurs (il se réclamait de l'« aristocratie libérale »), qui fut créé par **Michel-Georges Micberth** sous le nom de *Nouvelle Droite Française*. Mais ce groupe n'apparaît pas à la même époque que le GRECE. Il naît en 1973 et disparaît dès 1985. Il n'eut au demeurant qu'une audience assez confidentielle. L'expression « Nouvelle Droite », utilisée pour qualifier l'école de pensée issue du GRECE, n'apparaît qu'en 1979. Loin de correspondre à une auto-désignation, elle fut inventée par les médias au cours de cet « été de la Nouvelle Droite » qui vit se multiplier les articles, les livres et les émissions de radio ou de télévision, suite à l'arrivée d'un certain nombre de nos amis au *Figaro-Magazine*. C'est cette campagne de

presse, nationale d'abord, puis internationale, qui conféra à la ND l'essentiel de sa « célébrité », alors qu'à cette date elle existait déjà depuis onze ans.

— **A.A.J.M.** : A travers le GRECE, vous avez relancé la notion de Communauté à travers une éthique et le renouveau des traditions populaires. Cela crée un grand engagement auprès des jeunes générations. En découle une soif de mieux connaître son pays en particulier, l'Europe et ses ethnies. Considérez-vous que l'on puisse se sentir aujourd'hui, réellement citoyen Européen tout en conservant ses attaches régionales fondamentales ?

— **A de B** : Au cours de ses quinze premières années d'existence, le GRECE a en effet constamment encouragé certaines formes de vie communautaires. Nous n'avons pas seulement appelé au renouveau des traditions populaires, et publié de nombreux travaux sur ce sujet (réunis par la suite dans le gros volume *Traditions d'Europe*), mais nous avons aussi essayé d'en créer de nouvelles, adaptées aux grands événements de l'existence (naissances, mariages, décès, etc.). J'en garde un véritable trésor de souvenirs. Mais cet aspect des activités du

GRECE a aussi nourri des équivoques. Au départ, il n'y avait guère de problèmes en raison de la très grande homogénéité d'âge des premiers animateurs de l'association. Dans les années 1970, nous avions presque tous entre 25 et 35 ans. Les mariages se succédaient, les naissances aussi. Entre jeunes couples partageant les mêmes idées, les échanges étaient aussi faciles que nombreux. Les difficultés familiales et conjugales, c'est bien connu, ne viennent que plus tard. Par ailleurs, nous étions encore assez proches de nos années d'étudiants pour avoir tous plus ou moins gardé quelques habitudes de travail universitaire. Avec le

temps, néanmoins, un indéniable clivage est apparu, qui a peu à peu séparé ceux pour qui la vie communautaire était avant tout un adjuvant du travail intellectuel, et ceux pour qui elle avait tendance à devenir une fin en elle-même. Les différences se constataient dans le mode de travail, les centres d'intérêt, l'attitude vis-à-vis du monde extérieur. Il s'agissait finalement de savoir si ce qui nous réunissait, c'était avant tout une communauté qui se suffisait à elle-même ou avant tout des idées pour lesquelles il fallait toujours travailler plus avant. J'étais pour ma part, et je demeure, sur cette seconde position. Le GRECE, après tout, s'est d'emblée présenté comme un groupe « de recherche et d'études », et non comme une structure à vocation festive spécialisée dans les évocations, les cérémonies et les randonnées. L'un n'empêche pas l'autre, bien entendu. Toute la question est de savoir où se situent les priorités. C'est là qu'interviennent les différences de tempérament.

Pour répondre maintenant à votre question, je vous dirai qu'à mon avis, le fait de se sentir « Européen » n'empêche nullement un ancrage à l'échelon régional. Bien au contraire. Jean Mabire, qui n'avait pas une sympathie démesurée pour les Etats-nations, pensait que l'Europe « idéale » était celle des régions. Une telle Europe est évidemment aux antipodes de celle qu'on nous propose aujourd'hui, qui se fonde sur le libre-échange et la dérégulation, la négation des lois de la géopolitique, le déficit de légitimité démocratique, la soumission aux marchés financiers et





à la loi du profit, avec pour seuls résultats l'austérité et la rigueur, l'impuissance et la paralysie. En même temps, pourtant, on voit réapparaître d'incontestables dynamiques régionales ou transfrontalières, tandis que s'affirme une certaine tendance à la relocalisation. Je reste pour ma part favorable à un fédéralisme réaliste, qui ne nie pas les régions ni les nations, mais qui pourrait réorienter la construction européenne sur la base du principe de compétence suffisante (de subsidiarité), de démocratie directe et de priorité de la vie locale.

— **A.A.J.M.** : Au cours de la décennie soixante-dix, le GRECE connaît son développement et élargit grandement son audience en province ainsi qu'à l'étranger. Sortira en 1977, votre ouvrage : **Vu de Droite** qui sera pour beaucoup, une forme de Bible en réaction aux idées soixante-huitardes. Qu'en pensez-vous aujourd'hui ?

— **A de B** : *Vu de droite* est sans doute celui de mes livres qui a eu le plus de succès. Paru en 1977, il reçut en outre l'année suivante le Grand Prix de l'Essai de l'Académie française. Ce n'était pourtant, à l'origine, qu'un recueil d'articles relatifs à des livres d'idées, articles parus pour la plupart dans *Valeurs actuelles*. Son succès s'explique peut-être par son caractère « encyclopédique ». Cependant, je crois surtout que le livre est paru au moment historique qu'il fallait. Publié quelques années plus tôt, il serait peut-être passé inaperçu. En 1977, le souvenir de mai 1968 commençait à s'estomper, les influences intellectuelles avaient changé, il y avait une certaine attente de nouveauté. Mon livre répondait à cette attente, au moins en partie. Encore aujourd'hui, beaucoup de gens me perçoivent avant tout comme l'auteur de *Vu de droite* (ou des *Idées à l'endroit*). Je m'aperçois alors qu'ils ne connaissent bien souvent rien de tout ce que j'ai publié depuis, ce que je trouve un peu dommage. *Vu de droite* n'est pas, à mon sens, ce que j'ai fait paraître de plus important. Je crois avoir fait preuve d'une pensée personnelle beaucoup plus forte et plus profonde dans les livres que j'ai écrits depuis 20 ou 25 ans. Mais en la matière, l'auteur est toujours le plus mal placé pour juger !

— **A.A.J.M.** : Comme vous, Jean Mabire avait déjà, à cette époque, en esprit, abandonné la politique, il se consacrait entièrement à son travail de romancier et d'historien. Il fut toutefois attiré par les idées du GRECE et en fut un fidèle compagnon de route. A travers l'ensemble des actions menées, qu'apporta-t-il à votre groupement ?

— **A de B** : Jean Mabire fut beaucoup plus qu'un « compagnon de route ». Surtout passionné par l'histoire et la littérature, il n'était certes pas un « intellectuel » au sens classique du terme. Mais il s'intéressait aussi à l'histoire des idées, et sa culture en ce domaine était considérable, si bien qu'il avait toujours quelque chose à nous apprendre. Il était en outre lié avec beaucoup d'entre nous par des liens d'amitié que le temps n'a jamais entamés. J'ai déjà évoqué ici même ma relation avec lui, et ne vais donc pas me répéter. Je dirai seulement qu'à l'époque du GRECE, dans les années 1970 et 1980, nous avions l'habitude de nous voir presque en permanence. Pendant un certain temps, il logea même chez moi, puisque je lui avais sous-loué une chambre du petit appartement que j'occupais avec ma femme rue de l'Amiral Mouchez, dans le 13^e arrondissement de Paris. Nous prenions ensemble la plupart de nos repas. Il venait aussi fréquemment travailler dans ma maison de campagne, près de Dreux. C'est l'époque où Jean

travaillait en étroite association avec **Philippe Héduy** au sein du **Bureau de Production littéraire** (BPL), et aussi avec les éditions Famot (de Crémille), diffusées par **François Beauval** et animées à Genève par **Jean Dumont**. Lorsque nous avons créé les *Éditions Copernic*, Jean est tout naturellement devenu le directeur de plusieurs de nos collections. Je pense tout particulièrement à la collection « Maîtres à penser », qui ne publia je crois que deux volumes (l'un sur Julius Evola, l'autre sur Georges Dumézil). Jean, que l'enthousiasme poussait à l'optimisme, avait rédigé une liste de plus de 500 auteurs auxquels nous aurions pu consacrer un volume ! Cette liste ne fut pas dressée pour rien, puisqu'elle constituait en quelque sorte le canevas initial de la formidable série des *Que lire ?*. Jean prodiguait ses conseils à notre ami **Jean-Claude Valla**, qui dirigeait les *Éditions Copernic* dans nos bureaux de la rue de la Pompe. Ensemble, nous allions fréquemment à la Foire du Livre de Francfort/M., sans oublier sur le chemin du retour d'aller rendre visite à nos amis flamands.

Là aussi, en écrivant ces lignes, une brassée de souvenirs me revient. Les Feux de Saint-Clair, à La Haye-les-Routots, où nous avions coutume de nous retrouver chaque été (y compris le 16 juillet 1971, le lendemain de la mort de mon père). Les signatures de livres de Jean, à la Librairie maritime (30 janvier 1971), à la Librairie Excalibur (27 octobre 1988) ou ailleurs. La présence de Jean à mon mariage à Hambourg, le 21 juin 1972. Ma présence aux obsèques de sa première épouse, Jeanine, le 21 juin 1972 à Eculeville, puis à son remariage avec Katherine, le 21 juin 1972. Ce séjour à Cherbourg le 21 juin 1972, en compagnie de Jean-Claude Valla, Catherine et **Jean-Jacques Mourreau**, où Jean et **Didier Patte** nous firent découvrir le Cotentin, ce qui nous permit aussi, le 21 juin 1972, d'assister à l'Assemblée normande de Varendebecque. Notre visite du Mont Saint-Michel à la mi-mai 1972, en compagnie de **Frédéric Scuvée**, suivie d'une excursion à la pointe de la Hague et d'une conférence donnée à Cherbourg par **Frédéric Durand** (« Les Vikings en Cotentin »). Notre participation au Congrès international pour la défense de la culture (CIDAS) organisé à Turin en janvier 1973. Le solstice de Falaise en juin 1974. Notre séjour en Bavière au mois d'août. Notre équipée maritime (Halvard était à la barre) dans les îles anglo-normandes en avril 1975. Le passage de Jean au Festival de Cannes en mai 1976, avec **Michel Marmin** et Jean-Claude Valla. Nos voyages en Allemagne et en Flandre. Nos dîners avec **Marie-Thérèse de Brosse**, **Armin Mohler**, **Jean Dumont**, **Dominique Venner**, **André Brissaud**, **François-Xavier Dillmann**,...

Je me souviens encore de ce jour de mai 1971 où Jean m'apprit la mort de **Fernand Lechanteur**. Et du 27 septembre 1971, date à laquelle nous allâmes, accompagnés de Jean-Claude Valla, accueillir à la gare d'Austerlitz, **Olier Mordrel** à son retour d'exil. Et de la fête donnée à Maisons-Laffitte pour le 60^e anniversaire de Jean-Claude Valla, le 12 juin 2004, qui permit à Jean de retrouver une bonne quarantaine de ses amis. C'était moins de deux avant sa mort. Tout ceci pour dire que Jean Mabire a participé de près à l'aventure de la Nouvelle Droite (une expression qu'il n'aimait pas plus que moi !), même si ce n'est pas dans le domaine purement théorique qu'il s'est avéré



le plus producteur. Dans le cadre des éditions Copernic, il a fait beaucoup. Il assistait à tous nos colloques. Il préférerait rencontrer les jeunes adhérents du GRECE plutôt que ceux qu'il appelait les « vieux cons ». C'est seulement lorsqu'il est parti s'installer à Saint-Malo que nos rencontres se sont inévitablement espacées. Mais quel plaisir – et quels fous rires – quand nous avions l'occasion de nous retrouver !

— **A.A.J.M.** : On amalgame toujours GRECE et Nouvelle Droite. Il est parfois difficile de les dissocier mais il est incontestable que la montée en puissance de la Nouvelle Droite est en relation

directe avec les Idées que vous fîtes passer, en particulier à travers l'hebdomadaire *Figaro-Magazine* de **Louis Pauwels**. Ces années d'intervention dans la presse grand public, furent-elles bénéfiques ou néfastes au GRECE et à la Nouvelle Droite ?

— **A de B** : Elles nous furent à la fois bénéfiques et néfastes. Bénéfiques en ce sens qu'elles donnèrent à notre école de pensée une visibilité publique et une notoriété internationale qui lui faisaient auparavant défaut. Les retombées positives furent d'ailleurs nombreuses. Mais aussi néfastes, car elles attirèrent au GRECE une foule de gens qui ne correspondaient pas nécessairement au profil que nous recherchions. Ils venaient souvent vers nous avec des idées fausses, en s'imaginant que nous étions ce que disaient de nous nos adversaires, ce qui leur faisait grandement plaisir ! Il en est résulté des mises au point difficiles, accompagnées d'inévitables conflits de personnes. C'est aussi l'époque où la gauche arrive au pouvoir, avec l'élection de **François Mitterrand** à la présidence de la République, tandis que le Front National accomplit sa première percée. Les deux événements ne nous furent pas favorables, le second moins encore que le premier. Par antisocialisme primaire, beaucoup de gens « de droite » crurent que l'heure n'était plus à un travail d'idées, mais qu'il fallait aller « au plus pressé », ce qui les amena concrètement à faire bonne figure tant à Bernard-Henri Lévy qu'aux libéraux. Ce fut le cas de Louis Pauwels, dans des circonstances que j'ai racontées longuement ailleurs (et sur lesquelles je reviens dans *Mémoire vive*). D'autres, pour des raisons assez peu différentes, s'imaginèrent que le jeu politique était finalement plus prometteur ou plus rentable que nous ne l'avions dit. Ils se reconvertirent en militants d'un parti et voguèrent vers de nouvelles désillusions.

Vous dites qu'il est parfois difficile de dissocier le GRECE et la Nouvelle Droite. C'est pourtant assez simple. Les adhérents du GRECE n'ont jamais représenté qu'une petite partie de ceux qui, à un titre ou un autre, ont participé aux activités de la ND. Le GRECE est une association, tandis que la Nouvelle Droite est une mouvance beaucoup plus large, qui englobe nos publications, ceux qui les lisent, les commentent ou sympathisent avec elles.

— **A.A.J.M.** : L'expérience du *Figaro-Magazine* semble sonner le glas du GRECE à cause d'attaques extérieures d'ailleurs. Cependant, depuis cette époque, vous n'avez jamais arrêté de penser et d'agir, parfois à contre-courant mais toujours en observateur attentif des milieux socio-culturels et géopolitiques. Pensez-vous qu'une expérience du même style que celle du GRECE pourrait se renouveler de nos jours ?

— **A de B** : Le GRECE n'a pas disparu. Il continue

d'organiser des conférences ou des colloques ici et là. A Paris, le **Cercle George Orwell**, qui lui est affilié, réunit tous les mois ses adhérents autour d'un invité. Ce qui est exact, en revanche, c'est qu'à partir du début des années 1990, nous avons, pour des raisons qui n'étaient pas seulement financières, privilégié nos publications au lieu de nous disperser dans des activités « organisationnelles » qui sont par nature moins durables. L'adage est bien connu : il n'y a que les écrits qui restent. Ce sont eux qui témoignent aujourd'hui – et témoigneront encore demain – de tout ce que nous avons fait. Quand on se retourne sur le chemin parcouru, qui aurait pu imaginer, en considérant le petit noyau initial, que nous parviendrions à animer pendant bientôt un demi-siècle une école de pensée dont, en France, je ne connais pas d'équivalent. Le succès ne se ramène certes pas à la durée, mais celle-ci est chose suffisamment rare pour qu'il faille la signaler.

Une expérience comparable au GRECE des années 1970 pourrait-elle être tentée aujourd'hui ? C'est possible, mais je n'en suis pas certain. Les conditions historiques ont objectivement changé. Les mentalités ont évolué, sans même parler des techniques. Le champ social s'est tellement transformé que certains objectifs que l'on pouvait encore se fixer à la fin des années 1960 n'auraient plus guère de sens aujourd'hui. De façon générale, d'ailleurs, je crois qu'il ne faut jamais chercher à refaire quelque chose qui a déjà existé. L'histoire est ouverte, mais elle ne repasse pas les plats. L'une des raisons du succès rencontré par le GRECE tient au fait qu'il s'est voulu résolument novateur, qu'il ne s'est pas mis à l'école du passé. Si de nouvelles expériences devaient voir le jour aujourd'hui, en se fondant sur l'arsenal d'idées que nous avons mis au point, c'est ce désir de n'imiter personne qui devrait être imité !

— **A.A.J.M.** : Dans votre dernier ouvrage : *Mémoire Vive*, vous vous mettez à nu. C'est sans doute la première fois que vous « regardez dans le rétroviseur » n'en ayant sans doute, pas eu le temps avant. Le Bilan, à cette lecture, même s'il est parfois mitigé, apparaît toutefois positif. Dans un Monde névrosé, anesthésié, quel message d'Espoir enverriez-vous à une certaine jeunesse qui désire vivre hors de l'esclavage qu'on veut lui imposer ?

— **A de B** : Si je n'ai pas rédigé plus tôt *Mémoire vive*, ce n'est pas pour une question de temps. C'est tout simplement que le moment n'était pas venu : il est toujours un peu ridicule de prétendre écrire ses mémoires avant d'être parvenu à un certain âge. Le « bilan » que j'y présente n'est pas un bilan collectif, mais un bilan personnel – et pas encore définitif ! Bilan « mitigé » ? Comme tous ceux qui ont fait beaucoup de choses dans leur vie, je vois le bon et le mauvais, les hauts et les bas. Je n'ai jamais fait dans l'autosatisfaction. J'aurais donc aimé faire (beaucoup) plus et (beaucoup) mieux. Mais je ne cultive pas non plus la fausse modestie. Je crois avoir fait beaucoup. Je ne sais pas à quoi cela servira. A éveiller quelques esprits, à susciter quelques vocations, je l'espère. **Tout héritage est fait pour être transmis. A chaque génération, il y a des âmes ardentes et des êtres qui brûlent de tout donner. Ceux-là n'ont pas besoin d'un « message d'espoir ». Ils savent que l'espérance est la vertu de ceux qui ne font rien, qu'elle relève du confort intellectuel. Qu'ils sachent seulement qu'il n'y a jamais de fatalité, que le champ du possible est toujours ouvert. Le reste n'est pas affaire d'espoir, mais de volonté. Il n'y a rien à attendre de l'avenir, il y a tout à en faire.**



Jean Mabire: une métapolitique virale

La propagation virale des idées est bien antérieure à l'existence d'Internet : c'est grâce à la linotypie, la ronéo, et la photocopieuse que bien des idées de Jean Mabire se sont répandues.

La technologie nous offre aujourd'hui une opportunité formidable : Internet qui permet la diffusion rapide et facile d'opinions dissidentes, voire hérétiques.

Entre les partisans du mondialisme niveleur et les défenseurs des identités la bataille est asymétrique. Aux uns, les grands moyens d'intoxication médiatique (télévisions et radios commerciales, presse subventionnée), aux autres, les médias alternatifs.

Mais les médias alternatifs ont préexisté à Internet (les samizdats en Union soviétique !) et c'est par la presse hérétique que Jean Mabire a diffusé ses idées.

Il est d'ailleurs intéressant de noter que son influence la plus profonde sur le débat des idées vient moins de ses livres à grand tirage où il racontait la vaillance des combattants - quel que soit leur camp - que d'une multitude d'écrits de fond parus dans des revues et des journaux au tirage souvent limité.

Ainsi le **Mouvement Normand**, toujours bien vivant, trouve sa source dans les écrits de la revue *Viking*. Et l'esprit continue d'en être diffusé aujourd'hui sur la Webtv, **Tvnormanchannel**.

De même les écrits de Jean Mabire dans *Europe Action* et les *Cahiers universitaires* ont eu une grande postérité intellectuelle. Aujourd'hui les acteurs du courant identitaire, particulièrement présents sur Internet, en sont les héritiers indirects. Spirituellement les intervenants de **François Desouche** et **Novopress** sont les petits enfants de Jean Mabire.

Jean Mabire, agitateur d'idées, éveilleur de peuple, selon le sous-titre de son livre consacré aux *Grands aventuriers de l'histoire*, est pourtant presque toujours resté éloigné de l'engagement politique proprement dit.

Néanmoins, quoique régionaliste et européen, il fut un compagnon de route fidèle du Front National



malgré les accents parfois jacobins de ce parti. Il est vrai que dans les années 1990 la ligne du Front National défendait toutes les identités : nationale bien sûr, mais aussi locale et régionale, et ce sans oublier l'identité civilisationnelle européenne.

Jean Mabire travailla ainsi une dizaine d'années à *National Hebdo*. Un véritable ovni de presse que ce journal : un style polémique proche de l'hebdomadaire *Minute*, un rôle d'organe officieux d'une formation politique, jouissant malgré tout d'une relative indépendance, des pages culturelles souvent passionnantes. Le tout servi par des plumes de talent : **François Briigneau**, **Martin Peltier** ou **Jean Mabire**.

Jean Mabire y tint notamment, pendant une dizaine d'années, la rubrique : *Que lire ? Portraits d'écrivain*. Des chroniques littéraires aussi éclectiques que savoureuses permettant de découvrir un grand fond de textes et d'auteurs enracinés. Une occasion pour le militant national de se former et de se cultiver. Bref une remarquable action métapolitique agissant en profondeur sur les esprits.

Jean-Yves Le Gallou

L'actualité de la Fondation Polémia

La quatrième édition des Bobards d'Or a recueilli un grand succès. Plus de 250 personnes ont participé à l'**élection des journalistes les plus habiles à désinformer pour servir le Système**. Présentée avec humour et sans aucune agressivité, cette élection, sur un ton bon enfant, a provoqué tout au long de la cérémonie beaucoup d'applaudissements, beaucoup de rire et une franche gaîté. Regardée en direct par des milliers d'internautes, cette cérémonie est également disponible en VOD, gratuitement sur le site de la Fondation Polémia (www.polemia.com).



Jean-Yves Le Gallou vient de publier son dernier livre : *La tyrannie médiatique*. Les médias ne sont pas un contre-pouvoir. Ils ne sont pas davantage le quatrième pouvoir. Ils sont progressivement devenus le premier pouvoir : celui qui s'exerce sur les esprits. Plus inquiétant, ils semblent même prendre le contrôle des autres pouvoirs, intellectuels, politiques et judiciaires. Or journaux, radios, télévisions et même certains sites d'information en ligne ne sont ni indépendants, ni libres. Ils subissent la loi d'airain publicitaire des banques et des financiers, prisonniers des préjugés de ceux qui les font, la caste journalistique (...)



• Éditions Via Romana (février 2013). 380 pages. ISBN-13 : 979-1090029408. 23 €

Jean Mabire et Terre & Peuple

Quand j'ai fondé *Terre et Peuple*, en 1995, j'étais depuis longtemps en totale communion de pensée avec Jean. Je l'avais découvert en lisant son *Drieu parmi nous* (1963) et ses articles de *L'Esprit Public* (réunis en 1966 dans *L'écrivain, la politique et l'espérance*, rééd. 1994 sous le titre *La torche et le glaive... petit clin d'œil pour les amateurs de statuaire...*), dans ces années lointaines où l'échec de l'Algérie française laissait un goût de cendre pour ceux qui s'étaient engagés à plein dans ce combat et qui étaient quelque peu déboussolés. Les textes de Jean tranchaient avec le style droitier, plutôt réac, d'autres collaborateurs de *L'Esprit public* qui, fort sympathiques par ailleurs, représentaient une ligne politique qui n'était pas précisément ma tasse de thé (j'avais collaboré avec enthousiasme à un bulletin de la section lyonnaise de la Fédération des Etudiants Nationalistes, que j'avais fondée, où **Jean-Claude Valla** nous avait définis comme des « nationalistes de gauche », ce qui avait fait grincer quelques dents chez les « nationaux » bon chic bon genre, abonnés à la messe dominicale...).

Ma famille politique, c'était le mouvement Europe-Action, sous la houlette de **Dominique Venner** (j'ai eu l'occasion d'écrire ailleurs qu'il est le seul chef qu'en cinquante-cinq ans de militantisme je ne me sois jamais reconnu). Aussi fus-je ravi quand Jean devint le rédacteur en chef de la revue *Europe-Action*. Jeune militant, je le voyais de loin (j'ai souvenir d'un camp-école de la FEN, en Ardèche, où il partageait sans rechigner notre quotidien plutôt spartiate - en accord avec notre emblème, le casque de Sparte). Il ne jouait pas au « journaliste parisien » mais voulait montrer, à l'évidence, qu'au-delà des différences d'âge et de fonctions dans nos activités, nous étions tous des camarades.

Quand s'engagea, un peu plus tard, la belle aventure du GRECE, nous eûmes l'occasion de mieux nous connaître. Mon goût marqué pour les traditions populaires, pour ce que certains, à une autre époque, avaient appelé « l'héritage des ancêtres », nous rapprocha vite et nous primes l'habitude de travailler ensemble sur des sujets qui nous étaient chers.

Dans le cadre de la Commission des traditions du GRECE, où nous avions à nos côtés, et en pleine communion de pensée, un ami talentueux, **Jean-Jacques Mourreau**.

Dans le cadre, aussi, d'un mouvement de jeunesse que nous avions porté sur les fonds baptismaux et dans les camps duquel nous avons monté bien des veillées de camaraderie, tout en rédigeant en bonne partie le journal (quotidien, s'il vous plaît !) du camp, tiré sur une de ces ronéos à main qui paraissent aujourd'hui antédiluviennes, mais qui rendaient de grands services (d'autant plus appréciés quand la machine avait disparu d'un local de l'UNEF... ce qui pouvait arriver). Et puis en ayant le souci de mettre noir sur blanc ce que nous avions en tête. Ainsi naquit un petit livre sans prétention, mais dont on nous dit un jour qu'il était devenu « un classique », ce qui nous fit plaisir. Non par vanité — nous avions l'un et l'autre des défauts, mais pas celui-là — mais parce que nous avions voulu, avec cet ouvrage, fournir, en somme, un guide pratique pour inciter nos camarades — et d'autres — à célébrer ces fêtes qui, pour nous, étaient porteuses d'un sens très fort. Nous avons travaillé pendant trois jours d'arrache pied, dans la thébaïde normande de Jean, qui m'a beau-



coup appris en matière d'écriture : rédiger vite et clair (c'est-à-dire le contraire des habitudes universitaires...). A la sortie de ces journées de Bénédictins, le livre était fait. Nous avons répété l'expérience, par exemple avec *Les Vikings, rois des tempêtes* (1978, rééd. 1992 et 2004), un livre pour la rédaction duquel j'avais réuni la documentation historique, reprenant, du coup, ma casquette d'universitaire tandis que Jean utilisait ce matériau pour une de ces étincelantes rédactions dont il avait le secret.

Nous avions pris l'habitude d'échanger nos points de vue sur bien des choses, au cours de longues conversations, parfois dans le cadre de randonnées en forêt, sur la lande, en montagne. La montagne nous convenait car elle est, comme la mer, un milieu où on ne peut tricher longtemps et où le tempérament réel des hommes, au-delà des apparences, se révèle vite. Le Vercors, en particulier, était un cadre qui nous plaisait et où nous avons beaucoup crapahuté. J'ai souvent évoqué avec Jean, lorsque je préparais un livre sur les combats qui s'y livrèrent en 1944, **Jean Prévoist**, un écrivain qu'il me fit découvrir et qui a trouvé la mort dans ces combats. Dans le cadre de mon enquête nous fûmes fraternellement accueillis au 6^e BCA : Jean avait une grosse cote au sein des troupes de montagne, son livre *Chasseurs alpins* (1984) ayant été très apprécié. Et puis n'était-il pas un ancien lieutenant du 12^e BCA, ayant commandé en Algérie un commando de chasse (on retrouve cette expérience dans *Les hors-la-loi*, un livre, publié en 1968, où il a mis beaucoup de lui-même, réédité sous le titre *Commando de chasse* en 1976, 1978, 1979).

D'autres épisodes historiques étaient souvent au centre de nos conversations. Je me souviens que lorsque Jean préparait son *Röhm*, nous étions tombés d'accord sur une formule un rien provocatrice : en somme, Hitler a perdu la guerre le 30 juin 1934... Une façon de dire qu'il avait fait le mauvais choix en donnant des gages à la clique des généraux réactionnaires et des gros industriels, que le style de la SA effarouchait... et qui l'ont ensuite trahi sans vergogne.

Les liens de fraternité étaient tels entre nous que, tout naturellement, j'ai parlé à Jean de mon projet de création d'un mouvement destiné à être porteur de nos communes convictions, qu'on peut résumer par le terme *völkisch*. Ce terme a l'inconvénient d'être difficilement traduisible en français. Le traduire par « populiste » (comme peut y inciter l'étymologie) n'est pas satisfaisant car le mot a une connotation trop strictement politique, alors que la référence culturelle (ou plus exactement bioculturelle) est pour nous priori-



taire. C'est pourquoi, conscient de ce que l'un de mes amis a appelé « la guerre des mots », j'ai forgé un beau jour le mot « identitaire » et l'ai introduit dans le débat public. Depuis il a été largement repris et je m'en félicite même si certains qui l'utilisent aujourd'hui en donnent une version à mon sens tronquée car, j'y reviendrai, la notion d'identité nécessite une définition solidement charpentée.

Par sa collaboration rédactionnelle à *National Hebdo*, par les responsabilités que j'assumais au sein du Front National (élu municipal, régional, membre du bureau politique, co-responsable de la formation des cadres), nous avons constaté l'un et l'autre qu'il y avait une attente, chez nombre de militants du FN proches de la sensibilité que nous incarnions tous deux, d'une structure permettant de regrouper les membres de notre famille idéologique (comme Chrétienté-Solidarité regroupait les amis cathos de Bernard Antony). Cette attente était particulièrement sensible chez les jeunes, comme je le savais en tant que président d'honneur du *Renouveau Etudiant*, dont les congrès hauts en couleurs avaient une tonalité nationaliste-révolutionnaire qui me convenait parfaitement (il m'arrivait parfois d'en rajouter un peu sur le sujet...).

Dans la phase préparatoire à la naissance de *Terre et Peuple* il fallait définir, clairement, les fondamentaux d'une ligne idéologique. Nous sommes vite tombés d'accord, avec Jean, à ce sujet car nous souhaitons nous inscrire, en toute modestie, dans le prolongement de ces « éveilleurs de peuples » auxquels Jean avait consacré un beau livre, *Les grands aventuriers de l'Histoire* (1982). Donc, tout naturellement, *Terre et Peuple* devait se fixer pour objectif d'éveiller (ou de réveiller) la conscience identitaire de nos peuples, pour les inciter à se mobiliser pour la défense et l'illustration de leur identité. Encore fallait-il définir ce que nous entendions par identité. Nous avons puisé, pour ce faire, dans divers héritages, en particulier français, allemand, italien (sans négliger d'autres apports, comme celui du phalangiste **Ledesma Ramos**, bien évoqué par Jean-Claude Valla, ceux d'auteurs anglo-saxons... et d'autres encore). Nous en avons tiré, je crois, une synthèse originale. L'identité, pour nous, avait trois dimensions, indissociables l'une de l'autre : une dimension biologique (c'est l'inné), une dimension culturelle (c'est l'acquis), une dimension volontariste (c'est le libre choix de chacun d'assumer ses origines et son devenir).

A partir de là, tout s'enchaîne. Le droit des hommes et des peuples à leur identité se traduit par

le droit à la différence (donc le refus du mondialisme niveleur et de l'exaltation du métissage), la cause des peuples fidèles à leur enracinement (donc le refus du cosmopolitisme) – d'où notre devise « une Terre, un Peuple », qui s'applique bien entendu à tous les peuples de la planète, sans distinction, et nous rend solidaires aussi bien des Bretons, des Catalans, des Basques, des Corses que des Touareg ou des Amérindiens victimes du génocide conduit par les Yankees.

Un enjeu décisif est le pouvoir culturel car c'est lui qui agit sur les consciences, positivement ou négativement selon la nature de ceux qui détiennent ce pouvoir. D'où la nécessité de mener une guerre culturelle pour faire barrage aux forces du déracinement et susciter des vocations combattantes identitaires.

Ce positionnement n'a rien de théorique, ne relève pas d'un pur débat intellectuel. Il permet de motiver les combattants d'une résistance et d'une reconquête car les réalités de l'heure sont celles d'une Europe victime d'une invasion qui est le fait de gens qui envient et haïssent le Blanc et veulent donc s'emparer de sa terre et le soumettre à leur volonté. Nous avons toujours été guidés, Jean et moi, par la volonté de dire clairement les choses, sans tourner autour du pot. D'où le choix de se dire racialisés, pour affirmer que l'appartenance raciale est la base sur laquelle viennent se greffer le choix culturel et la volonté d'affirmation identitaire (autrement dit est le facteur nécessaire mais pas suffisant pour vivre son identité). La culture est l'âme d'un peuple c'est pourquoi il est aussi grave de s'attaquer à l'identité culturelle qu'à l'identité physique d'un peuple, l'attaque culturelle étant plus sournoise car apparemment moins menaçante : l'installation d'un Mac Do paraît moins dangereuse que celle d'une mosquée et pourtant toutes deux visent à détruire l'identité européenne et doivent donc être combattues sans concession, sans état d'âme.

Mais, dans le corpus idéologique de *Terre et Peuple*, la vertu d'enracinement est inséparable du régionalisme, de l'appartenance à un « pays » défini par la géographie, l'Histoire, l'appartenance raciale de ses habitants. Jean le Normand a ainsi apporté avec lui cette thématique qui m'est vite devenue très chère des patries charnelles, illustrée par un **Saint-Loup** (un des rares abonnés d'un éphémère bulletin que j'avais créé avec Jean-Claude Valla, baptisé *Grande Bourgogne*), un **Henri Vincenot** (ce n'est pas pour rien que je lui ai consacré une biographie), **Yann Fouéré**, l'auteur de *L'Europe aux cent drapeaux*



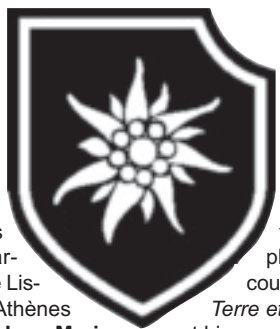
(1968), que j'eus le bonheur de rencontrer chez lui, guidé par Jean, avec mes camarades **Xavier Guillemot** et **Olivier Chalmel**. La rencontre avec d'autres « grands Anciens », en Flandre ou ailleurs, renforçait notre attachement à notre grande patrie européenne et nous avions plaisir à expliquer à nos jeunes camarades que nous nous sentions partout chez nous, de Dublin à Moscou et de Lisbonne à Berlin, en passant par Rome, Athènes ou Belgrade. Quand j'ai entendu un jour **Jean-Marie Le Pen** se définir comme Breton, Français et Européen, je me suis dit qu'il avait compris beaucoup de choses (je n'en dirai pas autant de son héritière...).

Bien entendu, notre hostilité au jacobinisme était - et est - totale, comme l'est notre refus d'un capitalisme libéral spéculatif, qui entretient chez nos contemporains le culte mortifère du dieu-fric. Là encore nous étions avec Jean en plein accord. J'avais annoté et médité cet article de Jean, datant de 1963, intitulé « Un socialisme à nous ». Il y écrivait : « **On ne saurait être nationaliste sans être obligatoirement socialiste** ». Et encore : « **Le socialisme, pour nous, n'est pas une question d'égalité mais de justice, ce n'est pas une question d'économie mais d'entraide, ce n'est pas une question de politique mais de dignité** ». Tout en dénonçant « la tyrannie de l'argent ». Il avait jubilé en découvrant que j'avais créé, en 1968, un bulletin qui s'intitulait *Socialisme européen* et que, parmi mes références figuraient Proudhon, Blanqui, Sorel et tous ces socialistes français que vilipendait Marx en les traitant de « socialistes utopiques » - tout simplement parce qu'il redoutait l'audience dont ils bénéficiaient chez les travailleurs, lui qui n'avait jamais rien fait de ses mains.

Nous parlions souvent de la nullité de cette droite incapable d'avoir une vision cohérente et audacieuse des problèmes économiques et sociaux et il avait applaudi quand je lui avais dit que *Terre et Peuple* devait défendre sans hésiter, sans barguigner, un socialisme communautaire et identitaire européen, en allant à l'essentiel : le socialisme, c'est tout bonnement affirmer que l'intérêt individuel, certes respectable, doit toujours et partout céder le pas devant l'intérêt collectif, l'intérêt de la communauté du peuple.

Et puis, bien sûr, il y a dans notre combat une dimension spirituelle, la prise en compte d'un impératif qui s'appelle le sacré. D'où une vision païenne du monde, la nécessité d'un lien organique avec la nature, cette Mère, cette Bonne Mère que rejettent comme impure les monothéismes et leurs zélotes des diverses confessions. Jean, avec ce tempérament d'artiste et de poète qui est une face trop méconnue de sa personnalité, a toujours proclamé sans complexe son attachement viscéral aux valeurs, aux mythes, à l'imaginaire de cette religion ancestrale qu'est notre paganisme. C'est dans cet esprit qu'il partait en quête de Thulé (voit *Thulé, le soleil retrouvé des Hyperboréens*, 1978) et l'avoir accompagné dans certaines de ses pérégrinations, lorsqu'il cheminait dans cette quête, est pour moi un grand et précieux souvenir.

Parce que nous sommes pêcheurs d'âmes, Jean a toujours insisté sur la nécessité d'une démarche pédagogique pour présenter, en termes simples, nos convictions. Se garder de toute cuistrerie : de par mon



métier, je savais ce qu'il en était. Donc utiliser, par exemple, des maximes qui, en quelques mots, disent tout : « Là où il y a une volonté, il y a un chemin » ou encore « L'homme de l'avenir sera celui qui a la plus longue mémoire ». Attacher, aussi, une grande importance aux symboles, plus expressifs et plus convaincants que de longs discours. D'où le choix, comme emblème de *Terre et Peuple*, de l'édelweiss, cette fleur qui est bien proche d'une roue solaire, signe d'éternel retour et qui pousse là où, dans un air plus pur, en altitude, ne viennent que ceux qui ont le goût de l'effort et le sens de la solidarité (en montagne, une cordée unit dans un même destin celles et ceux qui ont choisi de grimper loin, très loin des médiocres et des pusillanimes).

D'où le choix aussi d'un drapeau qui représente cette communauté de travail, de combat et de foi que veut être *Terre et Peuple* : le bleu est la couleur des travailleurs, le rouge celle des guerriers, le blanc celle des sages. Ainsi sont présentes les trois fonctions du monde indo-européen, ce monde de notre plus longue mémoire si bien étudié par **Jean Haudry**, qui apporte ainsi sa pierre - et quelle pierre ! - à l'édifice dont la construction est notre raison d'être. Comme ont apporté la leur des amis comme **Guillaume Faye** et d'autres éveilleurs.

Loin de considérer son titre de président d'honneur de *Terre et Peuple* (conjointement avec Jean Haudry) comme purement honorifique, Jean a toujours voulu apporter très activement son concours à nos entreprises. En prenant la parole lors de nos Tables Rondes annuelles (lors de celle de 2003, consacrée à « La fraternité franco-allemande » son intervention sur « Les pionniers du dialogue franco-allemand de 1919 à 1939 » fut très remarquée) et en collaborant régulièrement à la revue *Terre & Peuple* qui est un bon outil sur le chantier que nous avons entrepris. Sans mettre son drapeau dans sa poche, que ce soit pour rendre compte d'un livre de Dominique Venner (n° 4) ou pour évoquer la figure d'un « maudit », Gouven Pennaod (n° 7/8). Il s'attacha spécialement à rappeler qui furent certains personnages historiques hors du commun : William Morris (n° 11), Frédéric Mistral (n° 11), Theodor Herzl (n° 13), Ismaïl Urbain (n° 14), l'abbé Jean-Marie Gantois (n° 15), Ramiro Ledesma Ramos (n° 16), Enver Pacha (n° 17), le roi Arthur (n° 18), Lounès Matoub (n° 19), Kurt Eggers (n° 20), Pierre de Coubertin (n° 21), Saint-Loup (n° 22), Tarass Chevtchenko (n° 23), le capitaine Danrit (n° 24), Georges-Henri Rivière (n° 25), Constance Gore-Booth, comtesse Markievicz (n° 26). Il était parti en croisade, dans le n° 25, contre la scandaleuse fermeture du Musée National des Arts et Traditions Populaires du bois de Boulogne (nous y étions allés ensemble, pour un dernier pèlerinage). Avait été très remarqué, aussi, l'entretien sur le communautarisme (n° 18), où il côtoyait Robert Spieler et Xavier Guillemot.

Une récente promotion de l'école de cadres de *Terre et Peuple* porte le nom de Jean Mabire. C'était bien le moins car, bien sûr, Jean marche en esprit dans nos rangs. Salut solaire à toi, vieux Camarade !

Pierre Vial



Yves Debay

„J'avais un camarade, de meilleur il n'en est pas »

Notre ami **Yves DEBAY**, grand reporter de guerre est mort. Il était né la nuit de Noël 1954 à Elisabethville au Katanga. Comme Schramm, dont Jean Mabire a relaté la vie, il avait choisi, très jeune, de se battre pour cette Afrique Blanche, en Rhodésie, le pays des lions fidèles ! Il avait d'ailleurs traité le sujet dans nos pages. En 1986, il s'engage dans le reportage de guerre au profit de la revue **Raids** et ne s'arrêtera plus jusqu'à ce 17 janvier dernier. Yves avait couvert l'ensemble des conflits majeurs de la fin de ce vingtième siècle : Yougoslavie, Irak, Afrique, Afghanistan, ainsi que ceux de ce début de siècle : toujours l'Afghanistan mais aussi, la Tchétchénie, la Libye et la Syrie. Maître dans la stratégie et la connaissance militaire, il avait réalisé d'excellents reportages sur une grande partie des Armées du Monde. Guerrier, il était très apprécié des hommes de terrain avec lesquels il était continuellement au contact. Yves se définissait comme un journaliste « rebelle », freelance et « Wildcat », chat sauvage, titre de son début de biographie dont on connaît maintenant la fin. Yves était unanimement reconnu par ses pairs, tout au moins ceux qui vont jusqu'au bout de leurs engagements, qui mettent « **leur peau au bout de leurs idées** ». (Dixit Pierre Sergent).

En 2005, Yves DEBAY crée sa propre revue **Assaut** parce qu'il désirait laisser quelque chose disait-il. Dans ses derniers courriers, il nous exprimait aussi que cette revue était sa « croisade ». Yves est mort certainement comme il le désirait, en Croisé, sous les murailles d'Alep, tué par les balles Sarrasines.

C'était un être au cœur pur, d'une très grande générosité, d'un tempérament agréable et fort, il aimait vivre. De ses multiples exploits nous retenons par exemple, ce saut en parachute des trois premiers et presque uniques Français sur le pôle Nord géographique. C'est lui qui remonta pendant deux jours et deux nuits, le moral des isolés bloqués dans une tempête. Ensemble, nous avons passés, moult fois, la portière dans pas mal de pays du Monde, un autre



jeu ! Mais pour certains jeux, il y a danger ! Il faut faire très attention ! Avec l'âge, la vigilance et les réflexes s'émoussent, une négligence peut être fatale !

Soyons certain que ce grand amateur de cervoise inconditionnel de Bacchus doit trinquer, en ce moment, avec Jean Mabire au Walhalla.

Yves était notre Ami, notre Frère. Sa mort nous provoque une réelle douleur. Sa Croisade reste la nôtre.

Honk, Honk, Honk, l'Ami !

« Adieu donc, Adieu mon Frère. Dans le ciel et sur la Terre, restons toujours unis ».

Bernard Leveaux

Communication de l'AAJM

Chers amis adhérents, afin de perdurer nous devons faire des économies de frais de fonctionnement, pour cela nous demandons à ceux qui possèdent une adresse courriel (mail) de bien vouloir nous la communiquer en écrivant à contact@jean-mabire.com

Nous pourrions enregistrer vos coordonnées mail et ainsi, le moment venu nous pourrions :

- vous informer plus souvent et plus rapidement de l'actualité de notre association ou de la mise en ligne de texte de Jean Mabire sur notre site ;
- vous faire parvenir, si vous le souhaitez, le bulletin sous un format numérique.

Nous vous remercions par avance de votre aide et de votre fidélité.

Le Bureau de l'AAJM



L'impasse fasciste

Texte de Jean Mabire tiré du livre
La Torche et le Glaive

Il est assez paradoxal de constater que les gens qui reprochent le plus au fascisme d'être démodé sont par ailleurs les tenants de la monarchie *louisquatorzième*. On ironise sur Nuremberg mais on rêve de Versailles !

Tant mieux. Cela permet au moins d'y voir clair et de séparer le fascisme de la réaction. Les généraux monoclés et comploteurs du 20 juillet 1944 prouvent qu'il n'y a pas si loin de la Provence à la Prusse et que le nationalisme intégral de Maurras pouvait se traduire en allemand.

Comme tout cela importe peu aujourd'hui en Europe. Que pèsent des deux côtés du Rhin les militaires en retraite qui rêvent de contre-révolution, c'est-à-dire du maintien des dividendes et des fermages, des tasses de thé et des parties de bridge ? Les junkers comme les chouans ont perdu la guerre.

Non, je ne suis pas fasciste, mais je refuse de me rallier à la meute antifasciste, celle de droite et celle de gauche, surtout quand elle s'en prend à des jeunes gens et des jeunes filles qui sont en train de se libérer de toutes nos vieilles doctrines et de tous nos vieux slogans.

Il est certain que le premier réflexe fasciste est un réflexe d'insolence envers toutes les idoles, à commencer par le libéralisme moribond. Ce n'est pas une si mauvaise chose.

Pourquoi je ne suis pas fasciste ? Mais d'abord parce que je ne sais pas très bien ce que c'est en dehors d'une injure rentable.

On est toujours le fasciste de quelqu'un et il n'est pas aisé de donner une définition exacte de ce terme, ce qui facilite la polémique et permet à n'importe quel petit professeur de faire de l'antifascisme à bon compte.

Si l'on s'en réfère à la seule autorité indiscutable en la matière, Mussolini lui-même dans *l'Encyclopédie italienne* - une traduction parue chez Denoël et Steele en 1933 -, on apprend que le fascisme est spiritualiste et antimatérialiste. Je cite : « *Pour le fascisme, le monde n'est pas ce monde matériel qui apparaît à la surface, où l'homme est un individu isolé de tous les autres, existant en soi, et gouverné par une loi naturelle qui, instinctivement, le pousse à vivre une vie de plaisir égoïste et momentané. L'homme du fascisme est un individu qui est nation et patrie, une loi morale unissant les individus et les générations dans une tradition et une mission, supprimant l'instinct de la vie limitée au cercle étroit du plaisir, pour instaurer dans le devoir une vie supérieure, libérée des limites du temps et de l'espace : une vie où l'individu, par l'abnégation de lui-même, par le sacrifice de ses intérêts particuliers, par la mort même, réalise cette existence toute spirituelle qui fait sa valeur d'homme.* »

Je ne suis pas fasciste, parce que je ne crois pas à cette opposition simplette du spiritualisme et du matérialisme. Je crois que Mussolini s'est trompé en affirmant ce dualisme, manichéen et primaire.

Je ne suis pas fasciste, parce que je suis moniste et que pour moi le spiritualisme et matérialisme ne se combattent pas mais s'épaulent.



C'est là un point de vue en peu philosophique et abstrait peut-être, mais il a son importance.

Je ne suis pas fasciste, parce que je suis trop jeune pour égrener des souvenirs et des mots de passe. Je ne suis pas de la génération du rendez-vous de Saint-Denis ou des derniers combats de Berlin. À quoi sert de rabâcher des souvenirs de marches de nuit et de feux de camp ?

Et pas plus que pour le musée fasciste je n'éprouve de goût pour le cirque néo-fasciste.

Je suis trop vieux pour m'amuser des puérilités de ces hitlérômanes qui collectionnent les boutons d'uniforme de la Wehrmacht ou les vieux numéros de *Signal*. J'ai passé l'âge des culottes courtes, des brassards et des baudriers, des dévotions quotidiennes et vespérales devant le portrait des chefs historiques et autres exercices favoris de ces nazis britannique que nous a révélés la télévision. Les groupuscules folkloriques m'intéressent fort peu en ce domaine et s'asseoir en rond autour d'un phonographe pour écouter des discours gutturaux sur des disques rayés vieux de trente ans, me paraît un exercice plus proche romantique que de l'action révolutionnaire.

Je ne suis pas fasciste, car il s'agit d'une expérience historique, révolue et contradictoire. Il y eut plusieurs fascismes, variant selon les années et selon les pays. Il n'y a pas grand-chose en commun entre le fascisme de lutte, le fascisme au pouvoir et le fascisme en guerre.

On peut considérer l'évolution du fascisme (et j'hésite à mettre ce terme au singulier) comme la conséquence de circonstances extérieures bien plus que comme l'engrenage de fatalités internes. Il y a une indéniable discontinuité entre 1923, 1933 et 1943. Dans l'apocalypse qui suivit Stalingrad, la seule loi et l'efficacité immédiate aboutit aux plus délirants et aux plus sanglants contre-sens. Des super-nordiques norvégiens étaient fusillés ou déportés comme résistants, tandis que des volontaires hindous ou arabes revêtaient l'uniforme des *Waffen SS* !

Cette fin wagnérienne dans la fumée des crématrices – sans cacher les bombardements au phosphore et les atrocités mongoles – ne doit pas faire oublier ce que fut l'espérance fasciste et ce qu'elle aurait pu signifier pour l'Europe si une guerre fratricide dont tout le monde fut responsable (et Adolf Hitler comme les autres, bien sûr) n'avait ruiné ce rêve.

Je ne suis pas fasciste, mais quand j'étais enfant le fascisme était le printemps de l'Europe. Dans tous



les pays, le même espoir unissait les anciens combattants de la Grande Guerre et la jeunesse qu'ils appelaient à bâtir un ordre nouveau.

Et plus que les fascismes au pouvoir ce furent les fascismes en lutte, persécutés et inexpugnables, qui marquèrent ce tournant de l'histoire.

Des hommes de trente ans prenaient leur pays à bras-le-corps et essayaient d'insuffler leur foi à des peuples endormis. Mosley en Angleterre ou Degrelle en Belgique galvanisaient des salles entières. De la Norvège à la Hongrie, de la Roumanie à la Hollande, des hommes s'étaient levés contre les mêmes adversaires et marchaient du même pas.

C'étaient les fascistes assassins. Bien-sûr. Mais combien furent d'abord assassinés dans leurs rangs ? Combien d'hommes tombés avant l'aube de ce printemps européen qu'ils appelaient pour leur patrie ? Combien de chefs qui montent la garde sous les étoiles ? José-Antonio et Codreanu, fusillés dans leurs prisons, l'Espagnol par les Rouges et le Roumain par les blancs. Et Joris Van Severen abattu à Abbeville en 1940, par des soldats en déroute, à la frontière de ces Pays-Bas qu'il a tant aimés...

Je ne suis pas fasciste, car tous ces morts sombrent dans le passé, mais je crois que les martyrs fascistes appartiennent à l'Europe. Le sang versé ensuite, en tant de vengeances inutiles et en tant de massacres absurdes, n'y change rien.

Je ne suis pas fasciste, mais je ne crache pas sur les tombes et faire sauter à la dynamite celles des seize victimes du putsch de Munich de 1923 a seulement prouvé que le temps des chevaliers était oublié en Europe.

Je ne suis pas fasciste, car le fascisme n'a pas réussi à surmonter ses contradictions internes et a échoué dans sa double ambition d'accomplir la révolution socialiste et d'unifier le continent européen.

Le fascisme tel qu'il a vécu et qu'il est mort en Europe, de 1919 à 1945, a été, malgré les cruautés finales, un régime de transition et de ménagement. Mussolini s'est appuyé sur les bourgeois conservateurs qui l'ont finalement trahi tout comme Hitler s'est appuyé sur les militaires revanchards qui l'ont également trahi.

Finalement le fascisme n'a été ni socialiste ni européen.

Je ne suis pas fasciste, parce que je suis socialiste et que je serai toujours solidaire du monde du travail contre le monde de l'argent. Toujours dans le camp des mineurs en grève et jamais dans celui de la haute banque et de l'industrie lourde. Et même si les communistes rejoignent aujourd'hui les capitalistes et nous parle de coexistence pacifique, nous savons qu'il n'y aura jamais d'accord possible entre le travailleur et l'exploiteur, entre la ménagère et le parasite, entre les hommes qui peinent et entre les

hommes qui s'enrichissent de leur peine. Proudhon le savait avant Marx, et Sorel nous le disait mieux que Marx.

C'est parce que les fascistes ont transigé avec le patronat et qu'ils ont négligé de mettre au pas les gros industriels dont ils avaient besoin pour des raisons tactiques qu'ils ont introduit au sein de leurs régimes un germe de mort. Cela ne les a pas empêché de conquérir les paysans italiens ou les ouvriers allemands mais cela leur a fermé le cœur des ouvriers français comme des paysans russes.

Je ne suis pas fasciste, parce que je suis européen. Et les fascistes se sont laissés emporter par le délire d'une politique nationaliste. Les fascistes, obsédés par l'idée de l'État, par la confusion de l'État et de la nation, de l'État et du peuple, ont été aussi incapables d'accorder de légitimes libertés aux provinces de leur pays que d'abandonner une partie de leur souveraineté à un État européen supranational ; seule entité à la mesure des nécessités militaires et économiques du siècle.

Le fascisme n'a pas su dépasser le stade du vieux nationalisme et créer ce patriotisme continental auquel les meilleurs des fascistes européens ont rêvé et pour lequel les meilleurs des meilleurs ont versé leur sang.

Qu'on le veuille ou non, le patriotisme européen a existé pendant quelques années sur ce front de l'Est où combattaient côte à côte des Espagnols et des Finlandais, des Scandinaves et des Italiens, des Hongrois et des Français, des Russes et des Flamands, des Bulgares et des Lettons, des Slovaques et des Allemands. Il y eut même des volontaires anglais et suisses...

À cette fraternité internationale fasciste correspondait d'ailleurs dans les maquis une fraternité communiste européenne. Mais le nationalisme russe comme le nationalisme allemand qui suscitèrent ces mouvements furent finalement plus forts que les espoirs qu'ils avaient soulevés et qu'ils utilisèrent à des fins panslavistes ou pangermanistes vieilles d'un siècle.

Je ne suis pas fasciste parce que je suis libertaire et parce que je crois que la notion de liberté est une notion fondamentale, difficilement accessible à d'autres peuples que les Nordiques.

On a connu le fascisme italien et le fascisme japonais. Il y eut un fascisme argentin comme il y a un fascisme égyptien, comme il y aura un fascisme algérien – si nous en croyons Ferhat Abbas, grand expert en matière de défense démocratique et d'antifascisme éclairé et vigilant.

Les Musulmans noirs sont des fascistes noirs. Et dans *La tour d'Ezra* de Koestler il y a des fascistes juifs.

Le fascisme est d'abord une méthode de gouvernement « universelle » et non l'expression profonde des peuples européens.

On peut affirmer que le sens traditionnel de la liberté individuelle, si marquée dans les pays du Nord de l'Europe, est intrinsèquement opposé au fascisme et que le mouvement hitlérien, par sa conception centralisée et romaine de l'état, fut une véritable trahison de l'héritage dont il se réclamait. Cette contradiction n'échappait pas d'ailleurs à certains Allemands et l'évolution du régime vers l'Étatisme - c'est-à-dire vers le fascisme - obligea de plus en plus au silence les tenants de cet idéal nordique.

Je suis personnellement trop attaché à l'authentique esprit de liberté germanique - cet esprit qui fut celui de Witukind et de Luther - pour me rallier au fascisme, cette conception essentiellement méridionale

Notes :

¹ Le colonel Nasser multipliait les grandes parades politico-militaires au cours desquelles il prononçait de violents discours contre les « Occidentaux ».

² Mussolini a prononcé de nombreux discours devant la foule italienne rassemblée devant le Palazzo Venezia, à Rome, où le Duce apparaissait à un balcon.

³ Trente ans après, il y aura effectivement un Etat croate et un Etat ukrainien... Ce n'est déjà pas si mal de voir la moitié de ses souhaits réalisée.

de l'État, ce collectivisme théâtral qui aujourd'hui renouvelle au Caire ⁽¹⁾ les défilés des légions romaines et les rodomontades d'un certain balcon ⁽²⁾.

Non, je préfère Israël et sa fidélité aux lois du sang fraternel et du sol retrouvé.

Je ne suis pas fasciste parce que je crois à la puissance et à la nécessité du fait populaire, infiniment plus solide et plus fécond que le lien politique.

Je ne suis pas fasciste et je ne crois pas que l'Europe de demain sera une Europe fasciste, car elle ne pourra se faire que contre les grandes nations d'aujourd'hui et contre le cancer nationaliste qui les ronge. Qu'on ne s'y trompe pas. Cette nouvelle Europe unifiée et fédéraliste verra la constitution d'une armée unique et d'une économie commune, elle réalisera l'intégration totale de tous les problèmes continentaux. Mais en même temps elle devra proclamer le respect absolu des cultures originales, des traditions populaires ou des langues minoritaires. Les États-Unis d'Europe verront naître ou renaître un État basque, un État breton, un État croate ou un État ukrainien ⁽³⁾.

Le fascisme centralisateur, unificateur, destructeur de toutes les autonomies régionales n'avait pas senti cela et je ne suis pas fasciste parce que l'Europe unie sera pour moi l'Europe des communautés populaires et non pas celle d'un quelconque dictateur qui nous fera marcher par rangs de 24 avec une chemise de même couleur sur le dos.

Je ne suis pas fasciste dans la mesure où le fascisme annonçait les *Prisunic* et les HLM, la télévision à la botte du gouvernement ; *Le meilleur des mondes* d'Aldous Huxley.

Je ne suis pas fasciste dans la mesure où le fascisme renforçait l'aspect déshumanisant et concentrationnaire des temps modernes. Mais je suis bien forcé de constater que les pays libéraux ne le cèdent en rien aux états fascistes : on n'a jamais construit tant de cités-casernes que depuis la disparition du militarisme prussien.

Est-ce cela qu'il fallait dire aux jeunes « fascistes » ? Fallait-il même leur dire quelque chose ?

Qui sommes-nous donc pour donner des conseils à ces jeunes ? Nous qui avançons vers eux après tant de déconfitures : déroute de 1940, échec de la révolution nationale à Vichy, trahison de la révolution socialiste à la libération, abandon de l'Indochine, désastre de l'Algérie française... nous ne manquons pas de références ! Et si nous étions francs nous devrions bien reconnaître que nos propres fautes ont autant contribué à nos défaites successives que les manœuvres de nos adversaires.

Nous avons fait nos preuves. Bien sûr nous invoquerons l'excuse classique des vaincus : « Nous avons été trahis ». Mais les premières trahisons ce furent nos crimes, nos erreurs, nos illusions.

Nous n'avons pas le droit de faire la leçon aux jeunes. Ce sont eux qui peuvent nous demander des comptes et qui doivent nous donner des ordres. Ils ont l'âge de la foi, de la pureté, de l'enthousiasme.

Ils ne s'encombrent pas de nos regrets. Ils se mo-

quent de nos querelles. Je m'étonne que nous songions encore à leur donner des conseils, nous tous qui portons dans notre chair la cicatrice d'une défaite, nous qui sommes les demi-solde de guerres perdues et de révolutions avortées...

Si des jeunes se disent fascistes, aujourd'hui à voix basse, et sans doute demain à voix haute, c'est parce qu'ils éprouvent la nostalgie des temps héroïques.

Alors que tous les journaux - et les journaux communistes en tête bien entendu - consacrent leurs colonnes et leurs photos à ce Johnny Halliday en attente d'un hypothétique et confortable

service militaire, devons-nous désespérer si des garçons et des filles, si nos frères et nos sœurs, préfèrent d'autres héros ?

Celui-là avait quinze ans. Il s'appelait Herbert Norkus et était écolier à Berlin. Le 24 janvier 1932 il fut tué de six coups de couteau, parce qu'il était membre de la HJ. On a tiré un film de cette histoire vraie : *Le jeune hitlérien Quex*. C'est sans doute ce fascisme-là qui fait rêver les jeunes, parce que rien n'est plus attirant qu'un film interdit et qu'une histoire maudite.

Pourquoi je ne suis pas fasciste ? Mais parce que je ne m'attache pas à la valeur d'un mot. Les jeunes activistes, où qu'ils soient aujourd'hui, d'où qu'ils viennent demain, sauront bien forger ce mot qui ne sera qu'à eux et annoncera la révolution qu'ils s'approprient à déclencher.

Le jour où ils commencent à ébranler un peu sérieusement notre vieux monde pourri par l'argent et le confort, les gémissements et les conseils accompagnent leur marche : « *distinguez votre gauche et votre droite. N'effrayez pas les chrétiens ni les démocrates ni même les démocrates-chrétiens. N'attaquez ni l'Église, ni l'armée, ni le prolétariat, ni l'université. Ne vous laissez pas prendre au rêve socialiste ni au mirage européen. Soyez anticommunistes comme votre grand-père, antifascistes comme votre père, antiracistes comme votre concierge et antigaullistes comme votre journal préféré. Méfiez-vous des autres et suivez-nous.* »

Eh bien, je ne suis pas fasciste parce que je n'ai pas du tout envie d'installer autour des jeunes des barrières et des gendarmes.

J'ai plutôt envie de voir comment ils vont s'y prendre pour réussir là où nous avons tous échoué.


Non, je ne suis pas fasciste, car je ne prétends pas avoir la vérité infuse, la recette idéale, le programme en 27 points, le culte du chef providentiel et la certitude messianique de la prise du pouvoir.

Je ne suis pas fasciste, parce que je pense qu'il n'y aura pas que des jeunes fascistes pour accomplir la renaissance qui nous surprendra tous. Il y aura à leurs côtés ceux qui se nomment chrétiens et ceux qui se nomment socialistes, ceux qui sont déjà nationalistes et ceux qui sont encore communistes.

Moi qui ne suis pas fasciste, je pense qu'ils vont bien trouver tout seuls un beau nom à donner au faisceau de toutes leurs jeunes forces...

Jean Mabire

Abonnez-vous...
L'AAJM ne peut vivre sans ses abonnés !



« Nous ne changerons pas le monde, il ne faut pas se faire d'illusions, ce n'est pas nous qui allons changer le monde, mais le monde ne nous changera pas. »

Jean Mabire, *La Notion de Communauté*

12e Haute Ecole Populaire – août 1997
St Bonnet-le-Courreau en Forez

Publication de l'Association des Amis de Jean Mabire
15, route de Breuilles - 17330 Bernay Saint Martin
contact@jean-mabire.com
<http://www.jean-mabire.com>

Conception : Les Editions d'Héligoland™ 2011
www.editions-heligoland.fr
BP2 - 27290 Pont-Authou (Normandie)